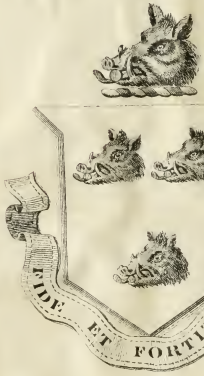
Accessions
157.165

Shelf No.
G. 3455.1

Barton Library. 18.64

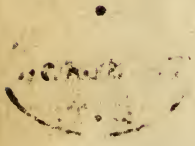


Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library

Received May 187

Not to be taken from the



LA FILIS DE SCIRE.

COMEDIE-PASTORALE.

Tirée de l'Italien,

Par le Sieur PICHOV.

DEDIEE A MONSEIGNEVR FRERE VNIQVE DV ROY.

LT. SIMON D. T.

A PARIS,
Chez FRANÇOIS TARGA, au premier pilier de la grand' Salle du Palais, deuant les Consultations.

M. DC. XXXI.
Auec Priuilege du Roy.

159,165
May, 1873

A MONSEIGNEVR

FRERE VNIQVE DV ROY.

MONSEIGNEVR,

Ie prens la hardieſſe de preſenter à voſtre Alteſſe vn ouurage que diuerſes conſiderations luy ont deſia rendu fort agreable. Vous vous eſtonnerez, MONSEIGNEVR, qu'eſtant ce que ie ſuis, i'oſe paroiſtre deuant vn des plus grands Princes du monde: Mais

ie ne croirois pas estre moins coulpable que ceux qui ont assassiné l'Autheur de cette belle piece, si toute crainte mise à part ie n'executois sa derniere volonté, & ne mettois entre les mains de vostre Alteſſe vn bien qu'il y a long temps qu'elle s'eſt acquis par ſon approbation, & par ſa liberalité. I'ay bien ſujet, MONSEIGNEVR, de prendre de là occaſion de dire à toute la France par combien de vertus toutes heroïques vous vous rendez l'exemple du Prince parfait. Mais ces grands myſteres doiuent eſtre deſcouuerts par des yeux plus clair-voyans que les miens, & publiez par des bouches qui ſont particulierement deſtinées à faire entendre les choſes miraculeuſes. Ie demeureray donc dans les bornes que ma condition me preſcrit, & admirant en moy-meſme ce

qui eſt au deſſus de moy, vous ſupplieray ſeulement au nom d'vn pere qui a eu l'honneur d'eſtre aimé de voſtre Alteſſe, de prendre la protection d'vn orphelin, qui aura beaucoup gaigné en ſa perte ſi vous daignez l'auoüer. Les Muſes & le Theatre qui ont pris le dueil pour le deplorable accident qui leur a rauy leurs delices & leur ornement, ont receu iuſques à preſent tant de teſmoignages de voſtre bienueillance, qu'il eſt à croire que vous les leur continuërez en vne occaſion qui doit eſtre la cauſe de leur reſurrection ou de leur mort. Pour moy, MONSEIGMEVR, qui ſuis aux bons eſprits ce qu'eſtoit dans les ieux Olympiques la voix du Heraut à ces grands et fameux Athletes qui remportoient autant de couronnes qu'ils entreprenoient de combats,

i'ose me promettre de la bonté de vostre Alteſſe qu'elle prẽdra plaiſir de m'oüyr publier la gloire d'vn homme qui euſt eſtonné tous les ſpectateurs de l'Olympe, & de voir que par l'immortalité de l'Impreſſion ie luy rends la vie qu'on luy a ſi laſchement oſtée.

C'eſt,

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble & tres-obeïſſant ſeruiteur,
TARGA.

PREFACE,

PAR LE Sr ISNARD.

DIVIS qu'ordinairement les plus grandes passions sont les plus muettes, & que les plus grands fleuues sont ceux qui murmurent le moins; il semble que les douleurs que i'ay ressenties de la mort de Monsieur Pichou & les larmes que ie verse encore à la memoire de sa perte, deuoient me retenir dans le silence, & m'oster la liberté de me plaindre publiquement. Mais quoy que ma tristesse soit extreme, & que ie sois entierement comblé des afflictions que peut apporter l'eternelle absence du plus ferme & du plus genereux amy du monde; tou-

tesfois la passion que i'ay tousiours euë pour sa gloire m'a fait rechercher par la plainte le soulagement qui m'estoit necessaire pour rencontrer les interuales propres à la recommendation de ses ouurages. Ie sçay bien que cette entreprise demãdoit vn esprit plus tranquille & plus débarrassé que le mien, & que pour bien imaginer toutes les parties d'vn solide discours il faut estre deliure des troubles & des orages dont mon ame est perpetuellement agitée. Et c'est pour cette raison qu'il me semble que les Poëtes ont logé les Muses sur le sommet d'vne haute montaigne, pour estre exemptes du bruit & des interruptions de la foule du monde. Mais quoy que mon appareil soit au dessous de mon dessein, & que mes forces soient contraintes de ceder à la beauté de mon sujet, ie ne laisseray pas pourtant de vaincre tous les scrupules qui m'en pourroient destourner, & d'obliger ma raison à faire place à l'exercice de mo amitié, tant pour la satisfaction

de ceux qui m'en ont donné le courage, que pour celle de moy-meſme.

Bien que la plus-part des grands hommes taſchent d'emprunter leur gloire de l'eſclat de leur naiſſance, & qu'ils ſoient bien aiſes de deuoir vne partie de leur nom & de leurs dignitez à la vertu de leurs predeceſſeurs ; ſi eſt-ce que mon deſſein n'eſt pas de tirer celle de Mr Pichouny de ſon extraction ny de la vertu de ſes peres ; mais ie deſire ſeulement faire voir en paſſant à l'enuie & à la malice de ſes ennemis, qu'elles ne repugnent point à l'immortalité que ſes propres qualitez luy ont donnée.

Dijon ville capitale de la Prouince de Bourgoigne, & qui depuis long temps eſt honorée du ſiege d'vn des plus celebres Parlemens de ce Royaume, eſt le lieu de ſa naiſſance, & de la demeure de feu Mr Pichou ſon pere, qui durant la profeſſion des armes qu'il faiſoit pour le ſeruice de ſon Prince, auoit eſleué ſon fils auec tous

les soins que son employ luy pouuoit permettre, à dessein de le ietter vn iour dans l'exercice de la guerre, à cause des grandes dispositions qu'il luy en auoit données, tant par la communication de sa generosité que de son experience. Mais comme nos propres inclinations surmontent bien souuent celles de nos parens, la sienne qui le portoit dés sa naissance dans l'estude des bonnes lettres, emporta le poids de son costé, & fit condescendre son pere à le mettre dans le College des Iesuites de sa ville, où le bonheur de sa memoire, la solidité de son iugement, & la chaleur de son esprit firent voir dans leur excellẽce qu'elles n'estoient point incompatibles en vn mesme sujet. Et pource que le temperament de la memoire precede en ordre de temps ceux des autres facultez de nostre connoissance, on le veid premierement exceller aux lettres humaines, & particulierement à l'estude des Poëmes Latins, qui par vne genereuse emulation le por-

terent dans l'essay de les imiter, & finalement d'esgaler les plus excellens modeles que l'on en propose d'ordinaire dans les Colleges, iusques à ce que sa promotion à la Philosophie luy fit quitter pour vn temps les charmes de ce diuin mestier, pour s'attacher aux fascheuses occupations des sciences Scholastiques. Mais soit que la pedanterie de ses maistres, ou la dureté de ses derniers trauaux l'eussent entierement rebuté de sa poursuite, & resueillé l'auersion inuincible qu'il auoit contre tous les fatras de cette fausse Philosophie que l'on souffre aujourd'huy dans les Escholes, tant y a qu'il en abandonna & les estudes & les liures, pour suiure les impetuositez de son genie, qui le firent retourner à l'amour des sciences humaines, & principalement à celle de l'Histoire & de la Poësie, qui sont les deux teintures dont son ame estoit parfaitement imbuë: Et comme ces deux choses estoient les objets continuels de sa memoire & de son

imagination, il en auoit si bien remarqué toutes les beautez, & si bien retenu tous les traicts, que luy mesme m'auoit autrefois confessé que c'estoient les deux seules maistresses dont il estoit passionnément amoureux. Certes i'aduouë franchement icy qu'il m'est fort difficile de dire combien ce ieune homme estoit iudicieux, d'auoir preferé ces deux ornemens à cette sagesse imaginaire des Pedans, sçachant bien que toutes les maximes generales dont les anciens formerent le corps de la vraye & legitime Philosophie n'ont esté tirées que de la meditation de ces deux pieces: & s'il est vray que les habitudes de nostre connoissance & de nostre volonté ne soient imprimées dans nos ames que par la contemplation & par la pratique de plusieurs actions d'vne mesme sorte, il faut necessairement confesser que toutes les sciences theoriques & pratiques, qui sont du nombre des cinq habitudes de nostre entendement, ne se sont iamais acquises

que par l'obſeruation & l'exercice de ces belles actions dont l'Hiſtoire & la Poëſie ſe treuuent toutes compoſées. C'eſt pourquoy l'homme dont ie parle ſemble auoir fort vtilement employé ſa ieuneſſe, puis qu'il l'auoit preſque conſommée à l'eſtude de ces deux matieres, qui ſont les deux principes qui ſeuls peuuent produire cette ſouueraine perfection de l'hóme, que les Philoſophes ont appellée Sageſſe, & à laquelle le grand Ciceron a donné ce glorieux eloge, *Numquam ſatis laudari poterit Philoſophia, cui qui pareat, omne tempus ætatis ſine moleſtia degere poſſit.*

Or d'autant que la matiere de cette Philoſophie, c'eſt à dire toutes les actions de Dieu, de la nature & des hommes contenuës dans les Hiſtoires ſacrées & prophanes, peut eſtre connuë de qui que ce ſoit à la faueur de la raiſon & de la memoire, qui ſont les deux preſens dont il a pleu à Dieu d'enrichir la nature de tous les hommes; ie ne treuue point eſtrange

que Monſieur Pichou en euſt acquis vne parfaicte connoiſſance, & qu'il en euſt formé les regles de ſon iugement & de ſa conduite. Mais l'induſtrie qu'il auoit eue de reueſtir cette matiere de toutes les formes & de tous les attraits de la Poëſie, m'a touſiours faict aduouer qu'il auoit vn talent que le Ciel ne donne qu'à des perſonnes extraordinaires, & qu'à ceux qui ne viennent au monde que par miracle. Ie ne penſe pas qu'il ait iamais eſté connu de perſonne qui ne confeſſe cette verité, & qui ne rende ce teſmoignage à toute la France. Monſieur le Prince, à qui le pauure defunct auoit conſacré les premiers de ſes trauaux, luy fit l'hóneur d'employer ſa veine ſur des diuerſes ſujets, & de la recompenſer d'vne fort glorieuſe approbation: Et quoy qu'elle euſt encore l'air & les rudeſſes de ſa naiſſance, & qu'elle ne fuſt point entierement deſgagée de la barbarie de ſa prouince; neantmoins ce grand Prince ne laiſſoit pas d'en admirer & le

genie & les impetuositez: Ceux qui connoissent le poids des iugemens que ce grand esprit sçait faire de toutes choses ne feront point difficulté de prendre ceux qu'il a faits à l'aduantage de Monsieur Pichou pour des preiugez & pour des conclusions infaillibles de son merite: à quoy l'on doit adiouster la voix que toute la Cour luy a dõnée en faueur de quatre ouurages immortels, à qui nostre Theatre doit la plus belle partie de ses ornemens: ce sont quatre Poemes Tragicomiques, dont le premier, qui porte le titre les Folies de Cardenio, fit voir en sa premiere representation celle de l'esprit de son Autheur, où comme dans vn tableau toutes les qualitez requises à la naissance d'vn grand Poëte furent remarquées de tout le monde, & firent esperer à tous les beaux esprits de voir vn iour naistre de la continuation de ses trauaux les dernieres perfections de nostre Scene. Il est vray que l'inclination peruerse qui porte quelques malins esprits

à la ruine de l'art & de la nature de tous ceux qui les surmontent, les a souuent portez à souffler leur venin contre ce premier essay dont ie parle, pour en obscurcir l'esclat, en vengeance de ce qu'il les auoit esblouys: & pource que cette piece a esté mise sous la presse auec vn peu trop de precipitation, elle leur a donné plus de facilité à choisir leurs mesures contre elle, & à tourner tous ses vers au sens que leur malice a voulu prendre. Mais l'endroit où s'est espanchée toute leur animosité, est la locution de ses vers qu'ils ont accusée de barbarie & d'vne hardiesse trop excessiue, sans se seruir aucunement de la discretion qu'il faut apporter au iugement de l'eloquence, laquelle ne reçoit pas moins de temperamens diuers que les matieres ausquelles elle est appliquée sont differentes. Ie sçay bien que nostre Autheur en lisant les bons liures des anciens s'estoit essayé de former son iugement & d'accommoder son stile à leurs regles: que si

cette

cette seruitude a faict que sa premiere façon d'escrire n'a pas esté receuë de tout le monde, c'est sans doute parce qu'elle n'est point fardée, & qu'elle n'a pas ces iustes conionctures que quelques Escriuains du temps obseruent iusques à la superstition. Mais tant s'en faut que ces imaginaires defectuositez diminuent la beauté de ses ouurages, qu'au contraire il semble qu'ils en doiuent estre plus charmans, d'autant que la simplicité de la nature a touſiours de plus violens appas que tous les desguisemens de l'art. Ce nest pas que ie vueille desapprouuer cette maniere de parler subtile, nette, remplie & copieuse, dont tous les escrits de nostre Autheur se treuuent pleins, ce seroit choquer son honneur, & d'vn dégout déraisonnable rejetter l'artifice de son discours, dont la diction est à mon aduis la beauté la plus generale de sa piece, sous laquelle les autres perfections ont esté suiuies de l'approbation vniuerselle. Qui plus est l'on ne sçauroit euiter les

respects que l'on doit aux ornemens du langage sans ignorer le pouuoir de l'eloquence, qui nous remplit de toutes les passions qu'il plaist à celuy qui la manie. Seroit-ce pas vne preuue d'vn grand aueuglement de n'admirer pas la pompe de l'elocution, la magnificéce des vers, & l'esprit qui dõne la forme à toutes les pensées de ce rare Poeme? Certes i'aduouë franchement d'auoir esté rauy plusieurs fois de ces admirables façons de parler, qu'on y rencontre presque par tout, & de m'estre laissé tout à fait transporter à ces diuines conceptions qu'il fait naistre par l'esprit d'vn insensé, & qui font paroistre ses folies mille fois plus belles que toutes les moderations de la sageſſe. Ie ne parle point icy de cette œconomie iudicieuse qui dispose de l'elocution, de la pensée, & de la distribution des parties, pour les faire toutes aspirer à l'accomplissement du tout. Ie ne dy rien non plus de cette dexterité qu'il a euë d'accommoder agreablement à nostre

Theatre vn ſujet ſi farouche & ſi confus que celuy qui luy ſert de Cataſtrophe, & d'habiller à noſtre mode le fantoſme d'vn Eſpagnol Ie laiſſe encore à part quantité d'autres obſeruations de peur d'ennuyer le Lecteur, pour paſſer aux autres Poemes Dramatiques que noſtre Autheur a cõpoſez en ſuite de Cardenio, l'vn a pour ſon ſujet les Auantures de Roſileon contenues dans le Roman de Mr le Marquis d'Vrfé, l'autre eſt cette belle Tragicomedie de l'Infidele Confidente, que l'on a veuë ſi ſouuent repreſenter publiquement par les Comediens de l'Hoſtel de Bourgoigne, dans laquelle ie penſe ſans mentir que la force du iugement, la viuacité de l'eſprit, & la majeſté du langage de l'Autheur ſemblent auoir effacé toute la gloire des autres pieces que l'on auoit auparauant admirées. Mais la quatrieſme & la derniere de ſes œuures c'eſt cette incomparable Paſtorelle de la Filis de Scire, au deuant de la quelle i'ay mis cette Preface à

la sollicitation de quelques personnes qui regnent souuerainement sur mon esprit, & ausquelles i'ay de tres-grandes obligations. C'est vn ouurage, ou plustost vn double chef-d'œuure composé d'vn Italien & d'vn François: son sujet le plus diuers & le mieux imaginé qu'on ait encore veu paroistre, a receu sa forme de ce grand Guidobalde, qui pour ce genre de Poesie a merité la preferéce entre tous les Poëtes Italiens, bien que peut estre ceux qui sont les passionnez pour la gloire du Tasse ne soient pas de nostre party. Mais quoy qu'il en soit, la resolution de ce different n'estant ny de mon dessein ny de mon interest, ie passe outre pour aduertir le lecteur qu'estant il y a plus de quatre ans dans la ville de Grenoble, lieu de ma naissance & de mon education, Monsieur Lagneau, dont l'esprit est sans mentir l'vn des plus polis & des plus vniuersels de ce Royaume, me fit la faueur de m'apprẽdre ce que valloit cette excellente piece, &

apres me l'auoir fait connoiſtre dans l'eſclat de ſes ornemens naturels, il me la fit voir en noſtre langue dans vne verſion de proſe, où les beautez du langage & des penſées de l'original eſtans heureuſement cõſeruées, me dõnerent le deſir de la communiquer à mes amis, & particulierement à Mr Pichou, à qui ie la propoſay comme vn des excellens modelles qu'il deuoit regarder au meſtier qu'il auoit entrepris: & pour luy en faire conceuoir vne plus parfaite idée, ie luy conſeillay de l'accommoder à noſtre mode pour conuaincre d'erreur ceux qui reprouuent les regles qui s'y treuuent iuſtement obſeruées, & quiles prennent pour des pechez contre la bienſeance de noſtre Theatre. Ce qui luy a ſuccedé depuis ſi fauorablement, que les meilleurs eſprits de la Court en ont eſté rauis. Ce grand Cardinal, au ſentiment duquel tous les noſtres ſe doiuent aſſujettir, ne l'a-t'il pas honorée de ſon aſſiſtance, & de ſon approbation? & ne luy

a-t'il pas de ſa propre bouche donné ce glorieux eloge, que c'eſtoit la Paſtorelle la plus iuſte & la mieux trauaillée qu'on euſt encore veuë? Apres vn ſi raiſonnable iugement, en peut-on faire des contraires ſans violer le ſens commun, ou ſans ſe preparer à vne honteuſe palinodie?

Ce n'eſt pas que ie ne ſçache bien qu'il y a des eſprits delicats qui feront difficulté de receuoir cette rare piece pour vn exemplaire Tragicomique, à cauſe de l'auſterité des regles auſquelles elle ſe treuue aſſujettie, & principalement de celle de vingt-quatre heures, durant le cours deſquelles il faut que toutes les actions du Theatre puiſſent eſtre executées. La peine qu'il y a de ioindre en ſi peu d'heures tous les euenemens qui ſont neceſſaires pour rendre la repreſentation accomplie ſans offenſer l'imagination du ſpectateur, qui ne peut ſouffrir ny la cõtrainte ny l'affectation de ſon object, eſt la raiſon ordinaire qu'ils alleguent contre cette maxime.

De plus ils nous oppoſent les Anciens, qui ne l'ont pas touſiours gardée, & font leur plus grand bouclier de deux exemples, dont l'vn eſt la Tragedie de l'Antigone de Sophocle, & l'autre eſt vne Comedie de Terence, dont la durée ſurpaſſe à leur cõte celle que les Anciens nous ont preſcrite. D'ailleurs ils ſouſtiénent que cette loy n'eſt pas ſi neceſſaire qu'vn bon autheur ne s'en puiſſe quelques fois diſpenſer, & que ces grãds maiſtres du temps paſſé ne l'euſſent pas violée s'ils l'euſſent reconnuë eſſentielle: que c'eſt vne tyrannie pour le Poëte qui ne peut eſclorre ſes inuentions ny ſes penſées que dans la liberté de ſon eſprit: que ces bornes ſont trop eſtroites pour y receuoir les beaux ſujets & pour y reſſerrer la diuerſité des effects que l'on doit accorder à l'humeur de noſtre nation: en vn mot que cette regle peut cauſer vne infinité de repugnances à la grace & à la majeſté de noſtre Scene. Mais toutes ces raiſons ſont obliques: elles ne choquent

pas directement nostre maxime, & ne peuuent estre prises en tout cas que pour vne excuse des Autheurs qui l'ont desia violée, & non pour la iustification de ceux qui ne l'approuuent pas. C'est vne question de droict, & non pas de faict; l'on ne dispute pas si touſiours les Anciens ont gardé les regles punctuellemét; mais bien si le precepte & l'exemple dont ils l'ont authorisée nous y doiuent obliger & souſmettre. Pour le regard du precepte, Aristote, cette grande lumiere de la raison humaine, ayant descouuert que le bien & le mal, vrays ou apparents, estoient les causes motiues de toutes nos passions, & sçachãt que la Poësie Dramatique où l'on nous represente les bonnes & les mauuaises actions des hommes, n'estoit inuentée que pour nous remplir de deux sortes d'émotions, à sçauoir de la douleur & de la ioye: que la plus noble espece de ce genre de Poëme, à sçauoir la Tragedie, n'estoit composée que pour nous representer

des sanglantes & funestes executions, afin de nous esmouuoir ou de compassion ou d'horreur; & que l'autre espece que l'on appelle Comedie, n'estoit qu'vn artifice propre à feindre des effets agreables & facetieux pour nous donner du plaisir & de la ioye; ce grand homme, dy-ie, veid bien que pour acheminer ces deux sortes de representations à leur principal but, il falloit tascher de surprendre & de tromper l'imagination de l'assistant par la vray-semblance des effets que l'on veut executer en sa presence. C'est pourquoy entre les reigles qui peuuent seruir à cette maniere d'illusion il en obserua trois principales, à sçauoir celle du lieu, de l'action, & du temps; & pour ce qu'elles sont communes à toutes sortes de Poëmes Dramatiques, il en a recommandé fort estroitement la vray-semblance, & pour cet effect il nous apprend premierement que le lieu doit estre vnique, c'est à dire que si l'on veut representer vne effusion de sang dans

Constantinople, qu'on ne doit rien executer de cette entrepriſe ailleurs, de peur d'égarer & de confondre la penſée & la memoire de l'auditeur. Secondement il nous enſeigne que l'execution principale, que l'on appelle Cataſtrophe, ſoit vne ſeule & ſimple action, à laquelle tous les intrigues & tous les Epiſodes du Poëme ſe puiſſent rapporter: ainſi dans noſtre Paſtorelle il n'y a qu'vne action principale, à ſçauoir le mariage de Filis auec Tirſis, au reſpect duquel celuy de Celie auec Niſe n'eſt conté que pour vne Epiſode, c'eſt à dire vne circonſtance inuentée par l'Autheur pour l'enrichiſſement de ſon ſujet. Et finalemét il nous aduertit que le temps doit eſtre obſerué de telle ſorte que ſa trop courte ou trop longue durée ne deſtruiſe point la bien-ſeance de toute l'execution. En quoy il ſemble qu'Ariſtote ait voulu meſurer l'eſpace du temps auquel peuuent arriuer les euenemens d'vne piece à celuy qu'on employe à leur re-

preſentation, qui ne peut eſtre tout au plus que de trois heures ſeulement. C'eſt pourquoy les maiſtres qui ſont venus apres luy treuuans cette durée trop courte pour la perfection de leur ouurage, l'ont eſtendue de tout le temps que l'on peut dérober inſenſiblement à l'imagination de l'auditeur, qu'ils ont renfermé dans les bornes de vingt-quatre heures, à cóter depuis l'apreſdinée du iour que l'on commence la Scene, iuſques au lendemain à la meſme heure : & à ce compte il ſe treuue preſque deux iours & vne nuict de temps pour la naiſſance des diuers effects que l'on peut inuéter, qui eſt toute l'eſtendue que les Anciens les plus licentieux ont vſurpée. Voila dans peu de mots les raiſons qui peuuent auoir obligé les premiers Iurez de l'art à nous preſcrire les regles de l'vnite du lieu, de celle de l'action, & des vingt-quatre heures du tẽps, & qui ſans doute ont encore pouſſé les plus celebres des Autheurs Grecs, des Latins & des

Italiens, à les auoir depuis religieuſement obſeruées. Il reſte la ſeconde parti de noſtre preuue, qui doit eſtre tirée d l'exemple des Anciens, dont la force tout ſeule auroit l'aduantage de vaincre l'obſtination des aduerſaires, ſi les borne d'vne ſimple Preface ne m'empeſchoien de l'employer, & de rendre le lecteur auſſ ſatisfait qu'il le peut eſtre s'il prend la peine d'obſeruer les ouurages Tragiques & Comiques que les Grecs & les Latins nous ont ſi fort recómandez. Ie ne deſire point icy rendre cópte à perſonne des veilles que i'ay ſoigneuſement employées à d'autres eſtudes qu'à celles de ma profeſſion, de peur qu'on ne m'eſtimaſt meilleur Humaniſte que Medecin, & que l'on ne me dónaſt vne gloire que ie n'affecte pas, au preiudice de celle que ie pretends. Il me ſuffit donc que le ſujet de noſtre piece ſoit dans les regles de ceux qui meritent vne iuſte louange: que les vers dont Monſieur Pichou l'a reueſtu ſoient les plus raiſonna-

les que l'on ait encore produits pour ornement de noſtre Theatre ; & que publication de la gloire que ie leur onne ſoit pluſtoſt priſe pour vne preuue e la ſincerité de mon zele, que pour vne arque de la vanité de mon eſprit.

Priuilege du Roy.

LOVIS par la grace de Dieu Ro de France & de Nauarre, A n amez & feaux Conſeillers les Ge tenans nos Cours de Parlement Paris, Roüen, Thoulouſe, Bou deaux, Rennes, Aix, Dijon & Grenoble, Preuc dudit Paris, Seneſchaux de Lyon, Poitou, Anjo Baillifs, Preuoſts, & tous autres nos Iuſticiers Officiers qu'il appartiendra, Salut. Noſtre bi aimé François Targa marchand Libraire de n ſtre bonne ville de Paris nous a faict remonſtr qu'il a depuis peu recouuré auec grande peine deſpenſe *Les Oeuures Poëtiques du Sieur* PICHO *contenant, l'Infidele confidente Tragi-Comedie, & Filis de Scire Comedie-Paſtorale*, leſquelles il de reroit faire imprimer : mais il craint qu'apres l grandes deſpenſes qu'il a faictes & luy conuie encores faire pour la perfection deſdites Oeuur quelques autres Libraires & Imprimeurs ne vouluſſent ingerer de les imprimer & vendr Nous requerant tres-humblement ledit expoſa luy vouloir ſur ce pourueoir de nos Lettres nece

faires. A CES CAVSES desirant fauorablement traitter ledit exposant, luy auons permis & permettons par ces presentes de faire imprimer, vendre & distribuer lesdites Oeuures Poëtiques, conjointement ou separément, ainsi que bon luy semblera, pendant le temps & espace de six ans consecutifs, à compter du iour & datte qu'elles seront paracheuées d'imprimer. Faisant pour cet effect tres-expresses inhibitions & defenses à tous Libraires & Imprimeurs de nostre Royaume, & à toutes autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'imprimer ou faire imprimer, vendre ou distribuer lesdites Oeuures Poëtiques, ou partie d'icelles, dans ledit temps, sans le congé de l'exposant, sur peine aux contreuenans de cinq cens liures d'amende, & de confiscation des exemplaires qui se trouueront imprimez & mis en vente au preiudice des presentes. Voulons en outre qu'en mettant au commencement ou à la fin desdites Oeuures autant de cesdites presentes, ou extraict d'icelles, qu'elles soient tenuës pour signifiées & venuës à la cognoissance de tous. A la charge de mettre deux exemplaires desdites Oeuures Poëtiques en nostre Bibliotheque gardée aux Cordeliers de nostre bonne ville de Paris auant les mettre en lumiere, suiuant nostre reglement, à peine d'estre descheu du present

Priuilege. SI VOVS MANDONS, ordonnons & enjoignons, que dudit presen Priuilege vous fassiez ioüyr & vser ledit exposant plainement & paisiblement, nonobstant oppositions ou appellations quelconques, & sans preiudice d'icelles; & au premier nostre Huissier ou Sergent sur ce requis faire pour l'execution desdites presentes tous exploits requis & necessaires, sans pour ce demander aucun congé ny permission: & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, prise à partie, & lettres à ce contraires. CAR tel est nostre plaisir. DONNE' à Paris le huictiesme iour de Mars l'an mil six cens trente-vn, & de nostre Regne le vingt-vniesme.

Par le Roy en son Conseil,

FARDOIL.

Acheué d'imprimer le 30. Auril 1631.

ARGVMENT
DE LA FILIS
de Scire.

LE Roy de Trace apres auoir subiugué l'Isle de Scire auec les autres de la mer Egee, contraignit ces peuples qu'il auoit vaincus de luy donner pour tribut leurs propres enfans, tant masles que femelles, iusques à vn certain nombre: & depuis ce tribut fut leué de quinze en quinze ans. Entre ceux qu'on deuoit fournir le sort tomba sur Tirsis fils d'Ormin & sur Filis fille de Sirene, riches Bergers issus du sang d'Achille: lesquels estans conduits en Trace auec les autres, furent presentez au Roy, qui rauy de voir en si bas aage l'amitié si ferme qui se remarquoit entr'eux, les fit separer des autres, & esleuer comme enfans qu'il iugeoit venir d'vn lieu plus eminent que le commun. Oronte qui les auoit enleuez à leurs parens eut la charge de les faire instruire aux exercices conuenables à leur aage. Cependant le Roy tombe malade, & se croyant proche de son heure derniere, ne peut cacher l'amitié qu'il portoit à ces enfans: il leur fit iurer entre ses mains de se prendre en mariage lors que le tẽps & l'aage le permettroient; & prenant vn collier d'or diuisé en deux moitiez egales, gravées de lettres Egyptiennes, qui ne se pouuoient lire qu'en les rejoignant, leur en fit porter

à chacun vne en memoire de luy. Sur le bruit de la mort du Roy de Trace, celuy de Smyrne attaque la frontiere, & victorieux prend le Chasteau où Oronte auoit mis ces deux enfans, qui furent faits prisonniers d'Arban soldat de Smyrne. En ces entrefaites le Roy de Trace reuient en conualescence, & denonce au Roy de Smyrne vne guerre mortelle, si promptement il ne luy renuoye ces deux prisonniers, lequel les fait chercher curieusement ; mais Arban en ayant le vent les mene secrettement aux montagnes de Smyrne, où il les habille en Bergers de peur qu'ils ne soient reconnus, & changeant leur nom appelle Filis Cloris, & Tirsis Nise. Ainsi desguisez il met Cloris entre les mains de Meliſſe vieux Berger, & conduit Nise chez le Pasteur Damete, afin que separez on eust plus de peine à les descouurir: & non content de ce les fait croire morts l'vn à l'autre, tromperie qui les plongea en extremes tristesses. Pendant cecy le Roy de Trace entre dans l'Isle de Smyrne pour venger la perte de ces petits amants, ce qui cause que Meliſſe quitte le pays de Smyrne, s'en va en l'Isle de Scire d'où ses ancestres estoient sortis, & y mene Cloris, qui ne sçauoit pas que ce fust son pays, où estans arriuez Meliſſe fait connoissance auec Ormin & Sirene. D'autre costé Nise qui auoit esté baillé à Damete, estant sur vn vaisseau est poussé par l'orage sur la plage de l'Isle de Scire ; où ayant pris terre, encore estonné de cet euenement il entend vne voix lamentable qui le remplit de compassion : il entre dans la foreſt voisine d'où il iuge que viennent ces plaintes, & là treuue vn Centaure en deuoir de forcer vne Bergere nommée Celie, il prend sa defense, & vn Berger nommé Aminte chassant aux enuirons, au bruit qu'il entend le vient seconder. Le combat est

sanglant: mais comme le Centaure se met en deuoir de leur donner le dernier coup, sa massue est arrestée par les branches d'vn arbre, ce qui causa sa fuitte: ces Bergers le poursuiuent courageusement, mais si affoiblis par la perte de leur sang, qu'ils tombent tous deux à terre: Celie les voyant à son occasion en vn si grand danger de leur vie, treuue moyen de rompre ses liens, & sans se souuenir qu'elle est nuë va soulager ceux qui l'ont deliurée. Quelques Bergers & Nymphes accourus au bruit portent les blessez en la maison de Sirene, où Celie continuë à les solliciter, & en fin deuient amoureuse de tous deux. Aminte employe vne vielle Bergere nommée Nerée pour parler à Celie en faueur de Nise. Nise baille à Nerée le collier qu'il 'auoit autrefois receu du Roy de Trace pour presenter à Celie. Cloris reuenant d'vn voyage auec Melisse, voit le cercle entre les mains de Nerée, le recognoist, & luy demande par quel moyen il est entre ses mains, Nerée luy monstre Nise qui luy auoit baillé: Cloris le cõsiderant apperçoit que c'est son Tirsis: Nise s'estant vn peu escarté pour aller au deuãt d'Aminte, est tout estõné de ne voir plus Nerée ny Cloris où il les auoit laissées. Pendant qu'il les cherche, il voit Celie couchée au pied d'vn arbre, où pẽsant qu'elle dormist s'approche pour la regarder, & la voyant sans mouuemẽt croit qu'elle est morte: en fin elle reuient de son esuanouissement, pensant neantmoins estre en l'autre monde. Filin petit Pasteur apporte nouuelle que Cloris se meurt, ce qui fait courir Celie pour la secourir, & Nise est retenu par ce Berger, qui luy rend de la part de Cloris sa part du collier rejoint auec l'autre moitié. Nise voyant ce cercle, & sçachant en quelle peine est Cloris, iette le collier de cholere: Il est ramassé par vn soldat nommé Perin-

de, qui le porte auſſi toſt à Oronte, le meſme qui auoit enleué Tirſis & Filis, qui eſtoit depuis peu reuenu en cette Iſle pour faire payer le tribut que ce peuple deuoit à ſon Roy. Oronte fait diligente perquiſition de celuy qui auoit ainſi prophané l'image du Prince grauée ſur ce collier, pour le punir de mort. Ayant attentiuement conſideré ce cercle, recognoiſt que c'eſt celuy que le Roy auoit donné à ces deux enfans perdus. En meſme temps Tirſis ſe preſente deuant Oronte, & s'accuſe, diſant que le collier eſt à luy : Cloris de meſme declare qu'il luy appartient: & Tirſis luy maintient que non, & que c'eſt luy qui l'a ietté par terre. Oronte eſtonné de cette diſpute, conçoit quelque opinion que ce ſont les enfans qu'on croyoit perdus: Il s'en eſclaircit en fin par le recit que Meliſſe luy fait de ce qu'il en ſçait: Il diſſimule l'aiſe qu'il en reſſent, & feignant de les vouloir faire mourir, les fait conduire au Temple, où ſur le poinct qu'ils croyent receuoir le coup d'vne mort violente, ils entendent prononcer l'arreſt de leur liberté & de celle de l'Iſle de Scire, & ſont mariez enſemble.

LA NVICT,

PROLOGVE.

Traduite du Caual. Marin.

DEmeurez mes viſtes cheuaux,
Moderez vn peu vos trauaux,
Tant que ie ſçache vne merueille
Qui ſur la terre eſt ſans pareille,
Et ce qui peut ſi puiſſamment
Changer en vn petit moment
Par vne vertu ſans ſeconde
Toute la face de ce monde.
Que cependant ces inconnus
Qui ſous nous cheminent tous nus
Poſſedant plus qu'à l'ordinaire
Le bel Aſtre qui les eſclaire
Iouyſſent plus long temps du iour.
Filles ailées de ma Cour,

Petite famille volante
A me bien ſeruir vigilante,
D'vn egal & d'vn iuſte poids
Suſpendez encor vne fois
Sur Atlas à l'eſchine forte
Les eſsieux du char qui me porte,
Qu'il y puiſſe autant arreſter
Que lors que le grand Iupiter
Preſsé d'vne amoureuſe peine
Mit Hercule au ventre d'Alcmene;
Cet Aſtre au viſte mouuement
Qui vous diſtingue également
Ne ſçauroit treuuer à redire
Si contre l'ordre ie deſire
D'eſtendre mon voile icy bas
Plus long temps que ie ne dois pas,
Luy meſme amoureux de la gloire
Pour voir la fin d'vne victoire
Eſclairant l'Hebreu combatant,
N'en fit il pas iadis autant?
Ie doute que de ma puiſſance
On ait fort peu de connoiſſançe,
Qu'en mon nom & mes qualitez
On treuue plus d'obſcuritez

Qu'en ma robe & ſur mon viſage,
Mais qu'on regarde l'equipage
De mes courſiers pleins de ſplendeur,
Puis on connoiſtra ma grandeur.
La ſimplicité du vulgaire
M'accuſe d'aider à mal faire,
D'eſtre la ſource de l'erreur,
Miſerable mere d'horreur,
Et des enchantemens nourrice;
Pluſtoſt ie produy le delice,
Les maux plus cuiſans i'adoucy,
Loing des cœurs ie bannis auſsy
Le ſoin autheur de la triſteſſe,
Et ie ſuis en fin la Deeſſe
Qui fait que l'vniuers reſſent
Du ſommeil le charme puiſſant.
Ie ſuis cette vaillante Reyne
Des fraiſches ombres ſouueraine:
La Lune qui va ſous ma loy,
Et conduit les Aſtres ſous moy,
Dans vn clair harnois enfermée
En dreſſe vne puiſſante armée:
Ainſi forte d'obſcurité
Ie deffais du iour la clarté,

Puis ſur ſon char victorieuſe
Ie triomphe au Ciel glorieuſe:
C'eſt moy qui fay voir aux mortels
Entre des ſaphirs eternels
Des eſcarboucles immortelles:
Ie fay d'vn feu mille eſtincelles
Par des miracles nompareils,
Et d'vn ſoleil mille ſoleils.
Vous à qui l'Amour fait la guerre,
Ie ſuis la fille de la Terre,
Ie ſuis la Nuict que vous aimez,
Cette Nuict que vous reclamez,
Voſtre fidele ſecretaire
Des larcins que permet Cythere:
Que de fois vous auez eſté
Couuerts de mon obſcurité
Accomplir aux heures ſecrettes
Les deſſeins de vos amourettes!
Et vous encor ieunes Beautez,
Quels plaiſirs auez-vous gouſtez?
Et combien lors qu'eſtans fermées
Vos belles paupieres charmées
Par mon fils frere de la Mort,
Le Songe par vn doux tranſport

Vous a-t'il fait voir bien-heureuſes
Mille viſions amoureuſes?
Si bien qu'en vous fermant les yeux
Il ſembloit vous ouurir les Cieux.
Vous Heros aux cœurs magnanimes
Que vous deuez faire d'eſtimes
De moy qui ſeule ay le pouuoir
De faire eternellement voir
D'vn traict d'or au celeſte liure
Ces ames ſi dignes de viure
Entre mes ſignes lumineux!
Ainſi reluit entre mes feux,
Outre mille autres que i'enſerre,
Le chaſſe-monſtres de la Terre.
Beautez que ie contemple icy
Vous me deuez cherir ainſi,
Vous qui portez ſur le viſage
Des Amours la viuante image,
Si i'imite auecque mes feux
Ceux qui paroiſſent dans vos yeux,
Ne le treuuez pas tant eſtrange,
Venus qui prés de moy ſe range
S'eſtime heureuſe infiniment
De m'accompagner ſeulement,

Et d'eſtre la derniere Eſtoille
Qui paroiſſe deſſus mon voille.
Mais quel accident ſi nouueau
Paroiſt ſur le bord de cette eau?
Qui de vous pourra me le dire?
N'eſt-ce pas le fleuue de Scire,
Où par vne fatale loy
La Nef de Trace que ie voy
De mats & de voilles rompuë
S'eſt malheureuſement perduë?
I'ay veu d'vn effort merueilleux
Depuis peu les flots orgueilleux
S'eſleuer de l'onde ſalée
Iuſque dans la voûte eſtoillée,
Et qui ſembloient audacieux
Chercher des riuages aux Cieux:
Le celeſte Dauphin à l'heure
Et les poiſſons qui font demeure
D'eſcailles luiſantes couuers
Au plus haut lieu de l'vniuers
Pouuoient bien ſeiouer ſans peine
Dedans l'eau de la mer prochaine.
En meſme temps i'ay veu dans l'air
Des eſclairs de foudre voler,

Augures par trop veritables
Des tempeſtes eſpouuantables,
Qui rempliſſoient à tous momens
L'Iſle d'infinis tremblemens:
On voyoit tomber peſle-meſle
L'orage de pluye & de greſle,
I'oyois vn tonnerre à trauers,
Trompette du grand vniuers,
Grondant annoncer par l'armée
Trop confuſément animée
De ces elements obſtinez
Les deffis des vents mutinez:
Les tourbillons, & les nuages
Guerriers enfantez des orages
Combattoient ſi cruellement
Qu'ils embraſoient le firmament,
Et ſortoit des playes ſanglantes
Que faiſoient leurs fleches volantes
Vn fleuue de ſang tout gelé.
Qui des Dieux ſe ſeroit meſlé
D'vne force ſurnaturelle
De mettre à fin cette querelle?
Quel flambeau m'eſclaire le front?
Et qui dans ſi peu d'heure fond

La gresle, & mon manteau ressuye
Des moites humeurs de la pluye:
Maintenant tout est en repos,
La mer ne pousse plus de flots,
L'eau rit, la terre en ses prairies
Descouure plus d'herbes fleuries
Que moy d'estoilles au Printemps;
Tout rend icy les yeux contents,
Rien n'espouuante plus les ames,
Tous les traits, les feux & les flames
Dont est remply ce beau sejour,
Sont traits d'honneur, & feux d'amour,
Gentil miracle qui procede
De vos beautez à qui tout cede:
C'est vous Belles qui par vos yeux
Formez vn sousris gracieux,
Non pour signe de vent ny d'onde,
Mais d'vn calme pour tout le monde.
D'où vient ce grand feu tout nouueau
Qui brillant d'vn lustre si beau
M'esclaire, & m'esblouyt la veuë?
Ha! i'ay beau de mille yeux pourueuë
Ainsi qu'vn grand paon glorieux
Roüer pompeuse dans ces lieux,

Ils manquent pourtant de puiſſance
Pour bien admirer la naiſſance
De ce paradis ſans pareil
Que vous va donner le Soleil.
Le voicy, ie voy ſa lumiere
Qui recommence ſa carriere,
Cet eternel peintre des Dieux
De vermeil colore les Cieux;
Le voila qui trempant encore
Dedans les couleurs de l'Aurore
Le bout de ſon luiſant pinceau
Trace d'vn beau iour le tableau
Sur vn champ d'azur vn peu ſombre,
Meſlant la lumiere auec l'ombre,
Et le pourpre auec l'orengé.
Deſia tout ce lieu s'eſt changé,
I'entens ces courſiers dont l'haleine
Chaſſant mes ombres de la plaine
Les contraint de s'eſuanoüir.
Beautez qui me voyez fuir,
Ie ne haſte point ma carriere
De honte de voir la courriere
De l'Aſtre qui vient apres moy,
Ie ne pren point d'elle la loy,

Ma iuſte courſe eſt ordonnée
Par l'eternelle Deſtinée,
Ie fuy de vous, rares Beautez,
Ie fuy de vos yeux les clairtez,
Non crainte d'encourir vn blaſme
En ſuccombant deſſous leur flame,
Veu qu'Apollon ſe tient heureux
Que ſes feux cedent à vos feux,
Mais ie fuy pour aller ſous l'onde
Au ſeruice d'vn autre monde.
Cher enfant, Sommeil gracieux,
Gardez pour vn temps que ces lieux
Ne tombent ſous voſtre puiſſance:
Et vous agreable Silence,
Venez les caquets appaiſer,
Empeſchez de trop deuiſer,
Ennemy du bruit aux harangues,
Noüez ſi bien toutes ces langues,
Qu'on puiſſe apprendre les ſoucis
Et de Filis & de Tirſis.
Et vous petite troupe brune,
Filles de l'Air, & de la Lune,
Nymphes qui verſez les couleurs
Deſſus l'herbe, & deſſus les fleurs,

Fermez vos cruches argentées
Dont les plantes ſont humectées,
Car les campagnes & les prez
Se ſont aſſez deſalterez.
Deſpeſchez-vous fideles Heures,
Quittez promptement ces demeures,
Paſſez legerement le pas
Par où ie vas regner là bas:
Suiuez Deeſſe de Cynthie,
Suiuez voſtre danſe infinie
Au mouuement harmonieux
Que font les roulements des Cieux,
Et cedez, touſiours en cadence,
A voſtre frere qui s'auance.

PERSONNAGES.

LA NVICT fait le Prologue.
MELISSE, Pasteur de Smyrne, pere pre
somptif de Cloris.
SIRENE, pere de Filis & d'Aminte.
CLORIS, Filis sous le nom de Cloris
fiancée de Tirsis.
CELIE, fille d'Ormin, Amante de Nis
& d'Aminte.
AMINTE, fils de Sirene, Amant de Celie
NISE, Tirsis sous le nom de Nise, Aman
de Celie, & fiancé de Filis.
ORMIN, pere de Tirsis & de Celie.
ORONTE, Capitaine du grand Roy d
Trace.
PERINDE, soldat d'Oronte.
SERPILLE, } vieilles Bergeres.
NEREE, }
FILIN, ieune Berger.
NARETE, vieux Pasteur.

La Scene est en l'Isle de Scire.

LA FILIS

LA FILIS DE SCIRE.

COMEDIE-PASTORALE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MELISSE. SIRENE.

MELISSE.

EN fin le iour commence à diſſipper les ombres,
Et rendre la couleur à ces riuages ſombres,
Le Zephire a deſia reſueillé les oyſeaux
Qui s'eſtoiẽt endormis au doux bruit de ces eaux,

Pour venir adorer la lumiere naissante,
Et faire en la voyant leur musique innocente:
Mais qu'elle est desia grãde aux valõs d'alẽtour,
Que la Lune est confuse & pâle à son retour,
Et qui la vit iamais sortir du sein de l'onde
Si claire et si plaisãte aux yeux de tout le mõde?
L'Aurore en nous donnant cet esmail gracieux
Semble auoir desrobé les estoilles des Cieux.
O beaux chãps enrichis des mains de la Nature,
Que vous me presentez vne aimable peinture:
Sans doute l'on peut dire en vous voyãt si beaux,
Que vos fleurs sont autant de celestes flambeaux
Dont les viues clartez à nos yeux descouuertes
Composent l'ornement de ces campagnes vertes.

SIRENE.

Meliſſe ie l'aduouë, vn si prompt changement
Laisse encor à mon ame vn iuste estonnement:
Ie croyois cette nuict que iamais la lumiere
Ne pouuoit reuenir en sa beauté premiere,
Et que tous les efforts de l'orage assemblez
Redonnoient le cahos aux Elemens troublez,
Les ondes s'esleuans au dessus des nuages
Sembloient aller au Ciel demander des riuages,

Vn tonnerre effroyable eſclatant dans les airs
Esbloüyſſoit nos yeux du feu de ſes eſclairs,
Les vẽts troubloiẽt les eaux, la nuict & le ſilẽce,
Neptune eſpouuanté craignoit leur violence;
La terre en ce deſordre auoit des tremblemens,
Et n'oſoit s'aſſeurer deſſus ſes fondemens:
Auſſi comme le iour ne faiſoit que de naiſtre,
Ie craignois de porter la teſte à la feneſtre,
Et croyois rencontrer nos voiſins effroyez,
Nos arbres abbatus, & nos champs foudroyez.
Mais de tant de beauté la campagne pourueuë
Diſſippe mes ſoupçons, & contente ma veuë:
Ie voy que ces rameaux ſont auſſi peu froiſſez
Que ſi touſiours Zephir les auoit careſſez,
Et que ces belles fleurs dont la plaine eſt ſemée
Ont meſme redoublé leur grace accouſtumée.
O merueille incroyable! on diroit qu'en ces lieux
La terre s'embellit de l'iniure des Cieux.

MELISSE.

Quand l'air en vn moment chãge ainſi de viſage
C'eſt d'vn nouueau ſuccez l'infaillible preſage,
Les Dieux rendent ainſi leurs deſſeins euidens,
Leur celeſte pouuoir parle en ces accidens,

Et pour communiquer leurs desirs à la terre
Ils s'expliquent souuẽt par la voix du Tonnerre.
Aussi puisque tu vois qu'à l'effroy de la nuit
Succede heureusemẽt ce beau iour qui nous luit,
Possible que bien tost nous verrõs tout de mesme
D'vne vaine frayeur naître vn bõheur extréme.

SIRENE.

Pleust au Ciel qu'il fust vrai, mais qu'il vaudroit bien mieux
Que iamais sa clarté ne s'offrist à nos yeux.
Et quoy! ne sçais-tu pas qu'vn malheur redoutable
Menace nos destins d'vn traict ineuitable,
Que tout le mõde pleure, & qu'Oronte est venu?

MELISSE.

Je ne le puis sçauoir, ce nom m'est incognu,
Hier presqu'à la nuict i'arriuay dans cette Isle,
Où mon affliction a treuué son azile:
I'estois auec Cloris allé voir ces saincts lieux
Qui donnent de l'encens à la Mere des Dieux,
Et ie suis asseuré que dés la premiere heure
Que ie vins parmy vous establir ma demeure
Le Soleil a trois fois diuisé nos saisons,

Et fait l'oblique tour de ſes douze Maiſons:
Mais pendant ce temps-là ie n'ay point veu dans Scire
Cet homme redouté que tu me viens de dire.

SIRENE.

Il n'y vient point auſſi qu'en quinze ans vne fois
De nos petits enfans faire vn iniuſte chois.
Ha Meliſſe! ha Meliſſe! auant que l'œil du monde
Finiſſe la iournée & ſe cache dans l'onde,
Que d'eſtranges effects paraiſtront à tes yeux.
Mais il faut dans le Tẽple aller prier les DIEUX.

MELISSE.

Il eſt encor fermé. Mais pendant qu'en la plaine
On voit mille beautez que le iour nous rameine,
Et que le riche eſmail des chãps que nous voyons
Se deſcouure à l'eſclat de ſes premiers rayons,
Conte moy quel ſujet de miſere ou de honte
Apporte en ce pays la preſence d'Oronte,
Afin qu'à tes ſouſpirs ie meſle encor mes pleurs,
Et que ie participe aux communes douleurs.

SIRENE.

Eſcoute ſeulement. Lors que le Roy de Thrace

MELISSE.

Ha! ce funeſte nom remplit mon cœur de glace.

SIRENE.

Pour nous aſſubiettir à ſes efforts nouueaux
Couurit d'hommes la terre & la mer de vaiſ-
ſeaux,
Et qu'ayant triomphé des deux bords de l'Egée
Il eut cette belle Iſle à ſa mercy rangée,
Le cruel demanda pour tribut des enfans,
Qu'on deuoit emmener en leurs plus ieunes ans:
Ormin perdit Tirſis, Filis me fut rauie,
Ou pluſtoſt à tous deux on arracha la vie.

MELISSE.

O cruauté barbare! hé quoy le ſang Royal
Eſt ſubiet aux rigueurs d'vn tyran deſloyal.
Vous eſtes deſcendus du genereux Achille,
Dont la race guerriere a regné dans cette Iſle,
Et ie m'eſtonne fort qu'vn Roy victorieux
Offence de la ſorte vn ſang ſi glorieux.

SIRENE.

Helas! à quoy ſert-il lors qu'il eſt en puiſſance?
C'eſt vn foible bonheur de la ſeule naiſſance,
Il ne peut eſclater en vn ſejour honteux,

Et la neceßité rend ce tiltre douteux:
Vn ſuperbe Palais, vn Sceptre, vn Diadéme
Portent le nom Royal à ſa gloire ſupréme.

MELISSE.

Il eſt vray qu'autrement il languit ſans honneur,
Deſpourueu de ſupport, & priué de bonheur.
Mais quel eſt cet Oronte?

SIRENE.

Il eſt né dans la Thrace
Grand Seigneur, releué de merite & de race,
Qui vient executer les deſſeins de ſon Roy,
Et ſemer parmy nous la triſteſſe & l'effroy:
Auſſi toſt que ſa flotte aborde en ce riuage
Pour mettre nos enfans en vn triſte ſeruage.

MELISSE.

Adieu, ie ſuis content, quelque nouueau penſer
Qui me vient là deſſus m'oblige à te laiſſer.

SIRENE.

Et moy ie vay ſçauoir ſi Filis eſt en vie
Chez ce peuple inhumain qui la tient aſſeruie.

ACTE PREMIER.

SCENE II.

CLORIS. MELISSE.

CLORIS.

CElie, en quel endroit as-tu guidé tes pas,
Que ta chere Cloris ne te rencontre pas?
Tu ne me reſpons rien depuis que ie t'appelle.

MELISSE.

O Cloris! ô ma fille! ô fortune cruelle!
Que tu nous es contraire.

CLORIS.

Hé mon pere eſt-ce vous?
Quel accident faſcheux s'addreſſe encor à nous?
Terminez le ſoupçon de mon ame incertaine.

MELISSE.

Ie te viens annoncer que ta mort eſt prochaine,
Les Thraces ſont venus: helas! tu ſçais aſſez
Que leur Prince eſt autheur de nos trauaux paſ-
Et que la cruauté de ce peuple ſauuage [ſez,

T'apporte en ce pays la mort ou le seruage.

CLORIS.

O Dieux! est-il possible?

MELISSE.

Il n'en faut point douter:
Mais ce sont des malheurs que tu peux euiter.

CLORIS.

O fille infortunée! ô Tirsis ma chere ame,
Que la rigueur du Ciel est cõtraire à ma flame.

MELISSE.

Ma fille ne crain point, ou plustost crain tous-[jours,
Puisque la seule crainte asseure icy tes iours.

CLORIS.

Ie ne puis toutesfois ny desirer ny craindre,
Quelque horreur que la mort puisse à mes yeux depeindre,
Si ie ne voy premier mes soupçons esclaircis
Sur l'estat incertain de l'aimable Tirsis.
Tirsis vnique object du feu qui me tourmente,
Soulage les ennuis de ta fidele amante:
Es-tu viuant, ou mort? hé! respond vne fois
Apres tant de refus aux accens de ma voix;
Monstre moy seulement les moyens de te suiure,

Et me declare en fin s'il faut mourir, ou viure.

MELISSE.

La mort n'a dõc pour toi qu'vn viſage amoureux
Qui te cache l'effroy de ſes traicts rigoureux.

CLORIS.

Ha! ſi mon beau Tirſis a perdu la lumiere,
Que ie meſpriſeray ſa rigueur couſtumiere,
Qu'elle paroiſtra belle à mes ſens affligez,
Et que tous mes ennuis ſeront toſt allegez.
Mais quoy! ie doute encor ſi ſa perte eſt certaine
Et ma timidité veut prolonger ma peine.
Non, non, puiſque ie ſçay que Tirſis ne vit plus
Ceſſe de me tenir ces diſcours ſuperflus,
Ie veux ſuiure ſes pas, ſa voix me ſollicite
De l'aller retrouuer ſur les bords du Cocite.
Ha! c'eſt luy, c'eſt Tirſis le plus beau des humains,
Qui pour me retenir me tend ſes foibles mains:
Attend fidele eſprit, Cloris en ces lieux ſombres
Ne paſſe point ſans elle au noir ſejour des ombres,
C'eſt là que nos deſtins ſeront touſiours vnis,
Et que nous receurons des plaiſirs infinis.

MELISSE.

O l'incredule fille! apres tant d'asseurance
Tu ne veux donc iamais quitter cette creance:
Ouy, ie t'asseure encor que Tirsis est viuant,
Ie l'ay dy tant de fois & iuré si souuent,
Tirsis voit la lumiere.

CLORIS.

Helas! est-il possible,
Dois-ie encor esperer vn bonheur si sensible?
Mon Tirsis n'est pas mort: O Cieux! quand voulez-vous
A mes iustes desirs rendre vn objet si doux,
Quand viendra ce beau iour à mes vœux fauorable,
Qui me ramenera ce bonheur desirable?

MELISSE.

Attend cette faueur du destin & du temps,
Qui rendront à la fin tous tes souhaits contens.

CLORIS.

Et bien i'espereray, mais quel soin necessaire
Me faut-il employer contre vn peuple auersaire
Qui desire ma perte? O Dieux! tous mes esprits
Sont d'vne froide crainte en vn moment surpris.

MELISSE.

Voyez comment ſa peur vient de ſon eſperance
Et qu'alors qu'elle eſpere elle a moins d'aſſeurãc

CLORIS.

Et quoy, trouuez-vous bon que mes pas égarez
Ne tiennent point icy de ſentiers aſſeurez?
Voulez-vous bien que i'entre au fonds de quelque roche
De qui touſiours l'horreur a defendu l'approche:
Iray-ie en quelque bois loing du mõde et du iour
Où le ſilence meſme eſtablit ſon ſejour,
Et dont la ſolitude auſſi vieille que ſaincte
Tient le bruit en reſpect, et la lumiere en crainte?

MELISSE.

Non, non, en quelque endroit que tu puiſſes chercher
Vn ſejour fauorable & propre à te cacher,
Ie ne puis eſperer que ta fuitte ſecrete
Treuue en l'eſloignement quelque heureuſe retraitte.

CLORIS.

Voiez ce grand eſcueil funeſte aux matelots,
Qui blanchit à nos yeux de l'eſcume des flots,

Qui porte iusqu'au Ciel son orgueilleuse teste,
Et semble défier les coups de la tempeste:
Mon pere iray-ie là pour tromper leur effort
Sur le premier batteau rencontré dans le port;
Ou s'il faut à la nage exposer ma fortune,
Et chercher mon salut dãs les bras de Neptune?

MELISSE.

Puisque toute la rade est pleine de vaisseaux,
On te descouuriroit en trauersant les eaux.

CLORIS.

O malheur! quel conseil faut-il donc que ie suiue,
Puisque ton amitié veut encor que ie viue?

MELISSE.

Ie vay prés de la Mer auec ces hameçons,
En feignant de pescher esclaircir nos soupçons,
Et voir en quel estat l'estranger infidelle
S'appreste à la rigueur de sa charge nouuelle.

CLORIS.

Et moy que deuiendray-ie attendant ton retour?
Quel soin conseruera ma vie & mon amour?

MELISSE.

Remarque cet endroit où la veuë est en peine
De chercher vainement le bout de cette plaine,

Là tu peux euiter la surprise & l'effort
Lors que nos ennemis auront quitté le port,
Et sous ces arbrisseaux sans craindre aucun outrage
Iouyr paisiblement des fraischeurs de l'ombrage
Mais que de tes beaux yeux les attraits paroissans
Te feront aisément reconnaistre aux passans.
Ha! Cloris, ie retombe en ma crainte premiere,
Quand ie les voy briller auec tant de lumiere,
Tu ne te peux cacher auec ces deux flambeaux
Dont ie voy les rayons si luisans & si beaux:
Oppose toutesfois comme vn sombre nuage
Le cresspe des cheueux à l'esclat du visage,
Accorde ce seul poinct à l'ardeur de mes vœux.

CLORIS.

Et bien i'ay desnoüé mon voile & mes cheueux

MELISSE.

Dieux! que tu parais belle, & que cet artifice
A mon esprit douteux rend vn leger office:
En cette extremité si tu veux te sauuer
Escoute les moyens que tu dois obseruer,
Desguise seulement ta naissance & ta race,

Et ne nomme iamais ny Bisance ny Thrace,
Seconde mon dessein & mes iustes soucis,
Dy que tu ne cognois ny Filis ny Tirsis, [re,
Que Smirne est tõ pays, qu'Armille estoit ta me-
Que Cloris est ton nom & Melisse ton pere.
Mais ie redoute fort qu'on n'entende ma voix, Celie paraist.
Quelqu'vn asseurément vient du costé du bois.

CLORIS.

C'est mon plus cher soucy, ma compagne fidelle.

MELISSE.

Va donc la receuoir, ie te laisse auec elle.

ACTE PREMIER.

SCENE III.

CLORIS. CELIE.

CLORIS.

VIen ma douce Celie: hé Dieux! que de froideur
Paraist icy contraire à ta premiere ardeur:
Ie voy dessus ton front la tristesse grauée,

As-tu quelque regret de m'auoir retrouuée?
Depuis quand treuues-tu mon abord odieux?
Et qui te fait ainſi deſtourner tes beaux yeux?
Cruelle, ie te parle, & mon diſcours t'offence,
Ie te ſuis pas à pas, & tu fuis ma preſence:
Que t'ay-ie fait Celie? oſte moy de ſoucy,
As-tu quelque ſujet de me traitter ainſi?
Eſt-ce que i'ay trahy l'amitié qui nous lie?
Suis-ie touſiours Cloris? es-tu touſiours Celie?

CELIE.

Importunes douleurs qui m'eſtouffez la voix,
Helas! permettez moy de parler vne fois,
Et de reſpondre en fin à la plainte equitable
Que me fait par ſa bouche vne amour veritable

CLORIS.

Au moins, belle Celie, accorde à mes ſoupirs
Ce que ta paſſion abandonne aux Zephirs,
Ie me contenteray d'vne faueur pareille,
Et que tu dois biẽ moins au vent qu'à mõ oreille
Le veux-tu rigoureuſe?

CELIE.

O Cloris mon eſpoir,
Que ton affection blaſme à tort mon deuoir.

CLORIS.

Ne dissimule point, ton cœur desment ta bouche
En voulant soulager le soucy qui me touche.

CELIE.

Non non, ie n'eu iamais ny froideur ny mespris,
Depuis que l'amitié ioignit nos deux esprits,
I'auois accoustumé de t'appeller ma vie
Alors que mon bonheur égaloit mon enuie;
Mais ie t'offenserois en l'estat où ie suis
De t'appeller ma vie alors que ie la fuis:
Ie la treuue odieuse, & Cloris m'est aimable,
Elle m'est importune, & tu m'es agreable;
Laisse moy donc chercher vn desert escarté
Où iamais le Soleil n'a fait voir sa clarté,
Là mes yeux affligez n'aurõt point de puissance
Qui ne soit inutile & foible en son absence,
Là ie viuray contente.

CL. *O Dieux! quelle fureur*
Te pousse à rechercher le sejour de l'horreur?
D'où viẽt ce desespoir? dy moy belle inhumaine,
Amour est-il autheur de ta nouuelle peine?
As-tu receu dans l'ame vn de ses traits vain-
queurs

Qui peuuent asseruir la liberté des cœurs?
A-t'il sur la raison estably son empire?
Et que peut-on iuger d'vn esprit qui soupire?
Aurois-tu bien perdu ton carquois & tes dards,
Ou ce petit agneau si cher à tes regards?

CELIE.

Ha! tu viens de nommer le sujet de ma perte,
Sans luy ie n'aurois point cette iniure soufferte,
Qu'vn centaure effroyable autant que rigoureux
Fit depuis quelque temps à mõ sort malheureux.

CLORIS.

Helas! que me dis-tu, quelle iniuste licence
A voulu faire outrage à la mesme innocence?
En quel endroit vis-tu ce monstre iniurieux?
Oblige d'vn seul mot mon esprit curieux.

CELIE.

Puisque ton amitié me contraint de le dire
Escoute le sujet de mon nouueau martyre:
Alors que ta visite affligea mes esprits
Dans le ressentiment du congé que tu pris,
Et qu'vn dernier adieu m'eut en fin separée,
Quand tu voulus aller aux mysteres de Rhée,

Ie vins incontinent voir l'eſmail de ces fleurs
Afin de diuertir ma triſteſſe & mes pleurs,
Où ce gentil agneau que mon cœur idolatre
Allegea mes ennuis en ſa courſe folatre,
Soudain que ie le vis fouler à bonds diuers
Ces prez touſiours exẽpts du pouuoir des hyuers.
Ie gouſtois en ce lieu des douceurs nompareilles,
Lors qu'vn eſtrãge bruit vint fraper mes oreilles:
Ie vis toute tremblante vn centaure odieux
Sortir de ce grand bois qui paraiſt à nos yeux;
Sa courſe ſurpaſſoit la viſteſſe du foudre,
Et me cachoit le iour en eſleuant la poudre,
La terre s'abaiſſoit ſous l'effort de ſes pas,
Et l'on euſt dit pourtant qu'il ne la touchoit pas.
La crainte en meſme temps parut ſur mon teint bléme,
Ie deuins immobile en ce peril extreme,
Vne froide ſueur aſſoupit tous mes ſens,
I'auois les yeux fermez & les bras languiſſans,
Et ſans qu'aucun ſoupir me ſortiſt de la bouche
Ie me ſentis rauir par ce monſtre farouche,
Si bien que ſans eſpoir, ſans vigueur et ſans voix
Ie me vis au milieu des foreſts que tu vois.

CLORIS.

O Dieux! le ſeul recit eſpouuante mon ame:
Mais que vouloit en fin ce rauiſſeur infame?

CELIE.

Auſſi toſt me liant au plus prochain ormeau,
Et rompant mes habits comme vn foible rameau,
Ce cruel ennemy portant ſur moy la veuë,
A ſes ſales regards m'expoſa toute nuë:
Moy qui pouſſois alors des ſouſpirs iuſqu'aux Cieux,
Ie ceſſay de crier pour abaiſſer les yeux,
La honte en meſme temps ſur mon viſage peinte
M'oſta cette pâleur qui venoit de ma crainte,
Et mon eſprit confus s'imaginoit alors
Que ma ſeule paupiere auoit couuert mon corps:
Toutesfois meſpriſant le ſoucy de ma vie
Ie luy dis, Inhumain aſſouuy ton enuie,
Et ne differe point d'exercer ta rigueur
Sur ce corps innocent qui n'a plus de vigueur.
Le traiſtre alloit ſans doute accomplir ma priere
Et me ſacrifier à ſa rage derniere,
Alors que deux Bergers par ma plainte attirez
Diuertirent les maux qui m'eſtoient preparez.

CLORIS.

Connoy-tu ces Bergers dont l'effort neceſſaire
Te retira des mains d'vn ſi rude aduerſaire?

CELIE.

Aminte le chaſſeur & Niſe vn eſtranger,
Garentirent mon ſort d'vn ſi proche danger.

CLORIS.

Mais de quelle façon vis-tu finir ta peine?

CELIE.

La chaſſe entretenoit Aminte en cette plaine,
Et le bonheur voulut que les flots agitez
Venoient de ietter Niſe en ces lieux eſcartez,
Lors que ma triſte voix les fit ſoudain paraiſtre
Dans le iuſte deſir de combattre ce traiſtre,
Le Ciel fauoriſa ce deſſein hazardeux,
Et ce monſtre à l'abord fut bleſſé de tous deux,
Mais le ſang qu'il verſa redoubla ſon courage,
Il bruſloit de colere, il eſcumoit de rage,
Et les pleurs que i'auois eſpanché en ces lieux
Furent ſeichez du feu qui ſortoit de ſes yeux:
Enfin vn long combat rend ſa valeur honteuſe
De ſouffrir ſi long temps la victoire douteuſe:
Il voulut ſur tous deux faire vn dernier effort,

Mais il ne pût forcer l'innocence & le sort,
Vn arbre en ma faueur trompa sa violence,
Et ses rameaux espais engagerent sa lance:
Alors il prit la fuitte & tomba dans les rets
Qu'Aminte auoit tendus aux prochaines forets.

CLORIS.

Ainsi son chastiment fut esgal à son crime,
Le bonheur suit tousiours vn combat legitime.

CELIE.

Ce monstre toutesfois fut poursuiuy par eux,
La vengeance animoit leur dessein genereux,
Mais leur foiblesse extreme empécha leur poursuitte
Lors que cet inhumain se sauuoit à la fuitte:
Ils tombent sur la terre entre des arbrisseaux
Où le sang qu'ils versoient auoient fait deux ruisseaux:
Alors rompãt les nœuds qui m'auoient retenuë,
Et sans me souuenir que i'estois toute nuë,
Ie viens pour secourir ces vainqueurs abbatus
Sous l'effort violent des coups qu'ils auoient eus.
C'est là que ma pitié me fait naistre l'enuie
D'employer tous mes soins pour cõseruer leur vie.

Ie veux en meſme temps obliger tous les deux,
Ie porte icy la main, i'adreſſe icy mes vœux,
Et mon ame confuſe en ſa iuſte entrepriſe
Veut ſoulager Aminte, et ne peut quitter Niſe,
Si bien que mon ſecours eſt reduit à ce point,
Qu'en les voulant aider ie ne les aide point.

CLORIS.

Que fis-tu donc Celie, ayant l'ame incertaine?
Où tu commencerois pour ſoulager leur peine?

CELIE.

Helas! hé que pouuoit vn eſprit agité
Pour leur donner ſecours en cette extremité.

CLORIS.

Sont-ils encor en vie?

CELIE.

Adieu chere compagne.
Quel object à mes yeux paraiſt dans la cãpagne? Aminte paraiſt.

CLORIS.

Pourquoy fuis-tu Celie? arreſte et ne crains rien,
C'eſt le Berger Aminte.

CELIE.

Helas ie le voy bien.

ACTE PREMIER.

SCENE IV.

AMINTE.

QVe le Ciel eſt doux à mon ſort,
Que les Dieux m'ont eſté propices,
De m'auoir ſauué de la mort
Pour m'offrir encor ces delices,
Iamais le temps ne fut ſi beau,
Et iamais la ſaiſon premiere
Ne vit le celeſte flambeau
Briller auec tant de lumiere:
Mille oyſeaux font ouyr la douceur de leurs chants,
Et mes yeux ſont rauis en l'émail de ces champs.

Mais que me ſeruent ces appas,
Dont la campagne eſt embellie,
Si mes yeux n'y rencontrent pas
Le doux object de ma Celie?
Bel aſtre autheur de mes ennuis,

Et de ma paſſion naiſſante,
Ie ſouffre d'eternelles nuicts
Lors que ta lumiere eſt abſente,
Et ce plaiſant ſejour qu'autrefois i'eu ſi cher
Contente tout le monde, & ne me peut toucher.

Cruelle, où faut-il te treuuer?
Quel lieu fauorable à ta fuitte
Te pourra deſormais ſauuer
De ma diligente pourſuitte?
Pour toy i'iray de toutes parts
Viſiter les bois les plus ſombres,
Pour toy ma voix & mes regards
Troubleront leurs ſecretes ombres:
Et le flambeau d'Amour eſclairant ſur mes pas
Me fera voir des lieux que le iour ne void pas.

Il ſera facile à mes yeux
De ſuiure tes diuines traces,
Puiſque ces agreables lieux
Me figurent toutes tes graces,
Ie voy ton beau teint dans les fleurs,
Ie treuue au Soleil ta lumiere,

Ces prez me montrent des couleurs
Que tu poſſedes la premiere.
Mille objets differents me font voir tes attrait
Et toute la nature exprime icy leurs traits.

Mais que ie flatte vainement
L'ennuy dont mon ame eſt bleſſée,
Et qu'vn faſcheux eſloignement
Eſt peu ſenſible à ma penſée.
Que me ſert de voir le Soleil?
Quel eſmail peut toucher ma veuë?
Ces charmes n'ont rien de pareil
A ceux dont ma Belle eſt pourueuë.
Icy rien ne ſçauroit ſatisfaire à mes vœux,
Puiſque tous ces objets n'ont pas ce que ie veux.

Niſe paraiſt. *Vien donc chere Celie. hé Dieux i'apperçoy*
Niſe
Qui ne ſçait point l'ardeur dõt mõ ame eſt épriſe,
Au moins ſi ie ne puis luy cacher mon tourment
Ie luy diray l'amour ſans deſcouurir l'Amant.

ACTE PREMIER.

SCENE V.

NISE. AMINTE.

NISE.

[E te cherchois Aminte.

AMINTE.

Et moy i'estois en peine
De ne t'auoir point veu ce matin dans la plaine.
Veux-tu venir au Temple?

NISE.

Arreste encor vn peu,
Et nous irons ensemble accomplir nostre vœu,
Laisse moy respirer. Hé Dieux que de foiblesse
Que le chemin me donne & que le lit me laisse.

AMINTE.

Ce corps pareillement abbatu de langueur
Ne sçauroit recouurer sa premiere vigueur.

NISE.

T'ayant veu toutesfois courir par la prairie

I'estimois ta blessure entierement guerie.

AMINTE.

Ha Nise, ie sentois des transports si puissan
Qu'ils dõnoient de la force à mes pas languiss

NISE.

Quelque diuinité de ce bois solitaire
Sans doute t'emportoit, & tu le penses taire.

AMINTE.

Non non, ie veux tirer ton esprit de soucy,
C'est vn puissant demon qui m'a conduit icy,
Vn Dieu qui n'a point d'yeux, vn enfant pou
ueu d'aisles,
Qui range les mortels sous l'empire des belles.

NISE.

Ha moqueur, tu te ris du plus puissãt des Dieu.
Et foules son pouuoir d'vn mespris odieux.

AMINTE.

Et pourquoy me fais-tu cet iniuste reproche?
Crois-tu qu'vn front humain cache vne ame c

NISE. [roch

Ie connoy ton humeur, & beaucoup m'ont appr
Que l'amour n'a iamais engagé tes esprits,
Que les autres Bergers arrestez dãs ses chaisne

rauent leur paſſion ſur l'eſcorce des cheſnes:
lais que l'on void eſcrit aux foreſts d'alentour,

MINTE LE CHASSEVR, ENNEMY DE L'AMOVR,

que ta vanité ſe rend aſſez viſible
us le tiltre orgueilleux du Berger inſenſible.

AMINTE.

quand cela ſeroit, Amour peut toutesfois
rmonter vn rebelle & luy donner des loix.

NISE-

leuſt au Ciel, cher amy, que ton ame aſſeruie
ntiſt les mouuemens dont la mienne eſt rauie,
t que ce doux tyran du repos des mortels
lous vît de meſme ardeur embraſſer ſes autels;
ue ie ſerois content de parler de ma flame,
t verſer dans ton ſein les ſecrets de mon ame,
ue i'aurois de plaiſir lors qu'vn libre entretien
latteroit doucement mon martyre & le tien,
u lieu que les ſouſpirs eſtouffez dãs ma bouche
l'oſeroient deſcouurir le ſoucy qui me touche,
uis qu'Amour le defend, & qu'il n'eſt point permis
'eſpancher ſes treſors deuant ſes ennemis.

AMINTE.

Ne croy pas que ie ſois inſenſible à ſes charm
Inceſſammẽt ce Dieu me fait verſer des larm
Ie plains le triſte ſort d'vn Berger amoureux
Que ſa rigueur a mis en vn point dangereux
Et ſerois de bon cœur à ſes iours fauorable.

NISE.

Dy moy, connoy-ie point cet amant miſerabl

AMINTE.

Niſe tu le cheris à l'egal de tes yeux,
La Nymphe qu'il adore eſt l'hõneur de ces lie
C'eſt vne deïté qui n'a point de ſeconde,
Vn parfait abregé des merueilles du monde.

NISE.

Mais d'où vient toutesfois qu'vn objet ſi ch
mant
Ne veut rien accorder aux ſoupirs d'vn aman

AMINTE.

Ce Paſteur fut bleſſé pour ſauuer ſa maiſtreſſ
Son malheur auſſi-toſt la remplit de triſteſſe,
Elle ne quitte point ce Berger languiſſant,
Son ame participe aux douleurs qu'il reſſent,
Et pendant qu'il ſouffroit ſa pitié qui s'eſſaye

De soulager son mal, luy fait vne autre playe.
Helas! comme il voulut implorer son secours
Elle n'attendit point la fin de ses discours.
Et sa seule parole a causé sa disgrace.

NISE.

Agreable Berger, que cent fois ie t'embrasse.

AMINTE.

Possible que tu sçais de qui ie veux parler.

NISE.

Aminte, le moyen de le dissimuler?

AMINTE.

Dy le donc ie te prie, aussi bien ie ne l'ose,
Vne secrete honte à mon desir s'oppose.

NISE.

Et bien ie le diray, ne rougy point pour moy,
L'Echo de ces vallons l'entendra comme toy.
Ie le confesse, Aminte, helas! c'est ton cher Nise,
Que ce cruel Amour depuis peu tyrannise,
Ie suis ce pauure amant, ce Berger malheureux,
Qui languit sans espoir en ses fers rigoureux,
Et bruslant aux rayons des beaux yeux de Celie
Voit dans mille tourmens son ame ensevelie.

AMINTE.

Tu bruſles pour Celie, ah! ie ne le croy point,
Il faut qu'vn autre objet te reduiſe à ce point.

NISE.

Pourquoy? l'eſtimes-tu de mes vœux incapable?
Ou ſi ma paſſion eſt en cela coupable?
Non non, ie veux mourir en ſeruant ſa beauté,
Si tu ne vas bien toſt fleſchir ſa cruauté,
A ma nouuelle peine apportant le remede.

AMINTE.

Helas! en me tuant il implore mon aide:
Mais le dis-tu de bon? eſclaircy mes eſprits,
En quel lieu te vis-tu de ſon amour eſpris?

NISE.

Lors que ie fus bleſſé, ce Soleil de mon ame
Alluma dans mon cœur le deſir qui l'enflame,
Amour dõna naiſſance aux trãſports que ie ſens
Et rendit ſon pouuoir abſolu ſur mes ſens.

AMINTE. [*priſe,*

O Dieux! d'vn meſme coup Amour fit double
Et ce qui l'aſſeruit captiua ma franchiſe.

NISE.

Aminte que dis-tu? pourquoy ne veux-tu pas

Que

Que i'entende ces mots que tu proferes bas?
Respond à mes discours.

AMINTE.

Ie voy bien que Celie
Obtient dessus ton ame vn pouuoir qui te lie:
Mais si quelqu'autre aimoit en méme lieu que toy
Voudrois-tu conseruer ton amour & ta foy?

NISE.

O Dieux! si mon soupçon se treuuoit veritable,
Ma perte assurément seroit ineuitable.

AMINTE.

Non, ie mourray plustost, banny tous tes soucis,
Si ie puis tu verras tes tourmens adoucis.
Mais déja le Soleil perçãt tous ces lieux sombres
Augmente sa lumiere & raccourcit nos ombres,
Il offence déja le beau teint de ces fleurs,
Et nous fait ressentir ses premieres chaleurs;
Il faut aller au Temple.

NISE.

Allons pleins d'vn bon zele
Porter aux immortels vn hommage fidelle.
Cependant, beau Pasteur, songe à ma gueriſon,
Et tasche d'adoucir ma nouuelle prison.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ORONTE. ORMIN. SIRENE. PERINDE.

ORONTE.

APpaisez, bons vieillards, cette inutile plainte,
Qui me donne dans l'ame vne sensible atteinte,
Et bien qu'elle soit iuste en vostre affliction,
Puisque c'est vn effect de vostre affection,
Escoutez toutesfois la funeste auanture
Des plus rares enfans qu'ait produis la nature,
Apres que i'eu conduit au sejour de nos Rois
Les enfans de ce lieu dont i'auois fait le choix,
Et que toute la Cour de merueille rauie
Eut long temps admiré cette troupe asseruie,
Les vostres toutesfois paroissoient dessus tous,

Ils auoient vn maintien si plaisant & si doux,
Que ce Roy genereux que la Trace reuere
Temperant d'vn souris son visage seuere,
Et prenant par la main ces petits innocens,
Dõt la moindre actiõ luy charmoit tous les sens,
Oronte, me dit-il, ie voy dans ces visages
D'vn destin glorieux les plus clairs témoignages,
Mes yeux sont esbloüis des attraits nompareils
Qui luisent sur le front de ces ieunes Soleils,
Aussi bien que le sort les mette en ma puissance,
Ie veux fauoriser l'honneur de leur naissance,
Et voir à quoy le Ciel les aura reseruez
Lors que tes iustes soins les auront esleuez.
Aussi tost leur conduite à mon cœur fut si chere,
Que i'esprouuay pour eux les sentimens d'vn pere.
Ils croissoient en sageſſe aussi bien qu'en beauté,
Vne secrete ardeur suiuoit leur priuauté;
Amour qui sous ses loix range les belles ames,
Bruſloit ces petits cœurs de ses plus viues flames,
Le flãbeau de ce Dieu n'esclairoit que pour eux,
Ils viuoient seulement de soupirs amoureux,
Et de mille baisers leur paſsion naissante

Entretenoit touſiours ſon ardeur innocente:
Ainſi ma volonté conforme à leurs deſirs
Laiſſoit couler leur âge au milieu des plaiſirs,
Lors que le grand Seigneur touché d'vn mal extreme,
Qui paraiſſoit aſſez ſur ſon viſage bléme,
Croyant eſtre reduit à la fin de ſes iours,
Appella ce beau couple, & luy tinſt ce diſcours:
Mes enfans, leur dit-il, puiſque les deſtinées
Sont preſtes de finir le cours de mes années,
C'eſt mon intention de vous voir fiancez
Auant que le treſpas ait mes iours auancez:
Apreuués mõ deſſein, ioignés vos mains enſẽble:
Ainſi dãs peu de tẽps vn ſaint nœud vous aſſẽble,
Le deſtin ſoit propice à vos chaſtes amours,
Et iamais aucun mal ne trauerſe leur cours.
A ces mots tous ioyeux vos enfans ſe baiſerent,
Et dãs ce biẽ preſent leurs douleurs s'apaiſerent,
Pendãt qu'vn cercle d'or paraiſſoit en ſes mains
Le pl⁹ beau qu'ait formé le trauail des humains:
L'ouurier l'auoit fait double en ſa figure entiere,
Et graué quelques vers ſur ſa dure matiere,
Dont les mots ſeparez ſe liſoient aiſément,

Lors que les deux moitiez s'vniſſoiẽt ſeulement:
Alors touchè pour eux d'vne amour infinie,
Et donnant à chacun la moitié deſunie,
Receuez, leur dit-il, le don que ie vous fais,
Capable d'obliger deux amants ſi parfaits,
Il doit en vos eſprits conſeruer ma memoire,
Et porter voſtre amour à ſa derniere gloire.
Ainſi la larme à l'œil il les fit retirer,
Et ie fus eſtonné de le voir ſoupirer.
Pour moy craignant les maux qu'vn chãgement
Ie menay vos enfãs en vne place forte: [apporte,
Soudain le bruit courut que mõ Prince étoit mort,
Ses ſubiets accuſoient l'iniuſtice du ſort,
Et les Princes voiſins deliures de ſes armes
Teſmoignerẽt leur ioye au milieu de nos larmes,
Ils creurẽt cette mort puis qu'ils la ſouhaitoient,
Et ne plaignirent point celuy qu'ils redoutoient.
Alors le Smirnien plein d'eſpoir & d'audace
Rauage impunément les frontieres de Trace,
Remplit tout de frayeur, & bruſle en vne nuit
La place où ce beau couple auoit eſté conduit.

ORMIN.

Et quoy! nos chers enfans ont-ils donc rẽdu l'ame

Parmy les cruautez du fer & de la flame?

ORONTE.

Ie sceu par vn des miens qui preuint leur effort
Qu'vn soldat ennemy les sauua de la mort,
Et que la liberté leur fut pourtant rauie
Alors que sa pitié leur conserua la vie.

SIRENE.

Ils sont donc prisonniers chez vn peuple estran-[ger
Depuis que ce bonheur les tira du danger.

ORONTE.

Ie ne le pense point, mais escoutez le reste.
Apres que i'eu souffert cet accident funeste,
Et que le bruit commun qui nous l'auoit appris
Ietta l'estonnement dans les plus forts esprits,
Voyez, sages vieillards, l'effort d'vn grand cou-
rage,
Que l'honneur sollicite à vanger vn outrage:
Mon Roy qui n'auoit plus ny voix ny mouue-
ment
Eut assez de vigueur pour l'oüyr seulement,
Son ame estoit desia sur les bords de sa bouche
A l'heure qu'il apprend cet affront qui le touche,
Vne iuste fureur l'empescha de sortir,

Et vint heureusement son trespas diuertir:
Cependant l'ennemy qui sçait qu'il est en vie
Saisi d'estonnement perd sa premiere enuie:
Ce timide vainqueur retournant sur ses pas
Prend laschement la fuite et met les armes bas,
Et craignant qu'il ne vinst punir sa perfidie
Luy rend ce qu'il a pris durant sa maladie.

ORMIN.

Et nos petits enfans que sont-ils deuenus?

ORONTE.

D'abord nous estimons qu'on les a retenus:
Et quoy que l'ennemy pût dire en sa defence,
Mon Prince resolut de vanger cette offence,
Vn nombre de guerriers qu'il auoit assemblez
Attaque le pays des ennemis troublez, [terre,
Remplit ses champs de morts, met ses citez par
Et graue en mille endroits les rigueurs de la guerre:
Mais pour accompagner ces vainqueurs triomphans
Le sort ne voulut point qu'on treuuast vos enfans

ORMIN.

O malheureux enfans!

SIRENE.

O plus malheureux peres!
La haine des destins & l'objet des miseres.

ORONTE.

Toutesfois ie les treuue en vn point bienheureux
Puisque toute la Trace a soupiré pour eux,
Et que ceux qui suiuoiẽt le pouuoir de nos armes
Ont versé tant de sang, et mon Roy tant de lar- [mes.

ORMIN.

Helas! de quoy nous sert et le sang et les pleurs,
Iuutile remede à nos iustes douleurs?

PERINDE.

Dieux! qu'ils sõt afligez, l'ennuy qui les surmõte
Touche pareillement le courage d'Oronte.
Il faut que ie m'essaye à les tirer d'icy,
Et dans l'esloignement diuertir leur soucy.
Quittez là, Monseigneur, ce recit inutile,
Il est temps de songer au tribut de cette Isle,
Vous ne prenez pas garde en tenant ces discours
Que le Soleil a fait la moitié de son cours,
Et que pour satisfaire au desir de mon Prince
Nous n'auons point encor visité la prouince.

ORONTE.

Perinde ie le veux, c'eſt parler ſagement,
Auſſi bien leur douleur eſt ſans allegement.
Bergers, cõduisés moy par vn lieu plein d'ombra-
Deuers nos pauillons dreſſez ſur le riuage. [ge

SIRENE.

Allõs braue Seigneur, le Ciel vous rẽde heureux
Et vous ſoit auſſi doux qu'il nous eſt rigoureux.

ACTE II.

SCENE II.

SERPILLE. CELIE.

SERPILLE.

POurquoy veux-tu touſiours paraiſtre ainſi diſcrette,
Et rendre à mon eſprit ta paſſion ſecrette?
Puiſque i'ay ſi ſouuent entendu tes ſoupirs
Qui me l'ont deſcouuerte auſſi bien qu'aux zephirs?
Non non, de quelque objet que tu ſois enflamée,
Cette nouuelle ardeur ne peut eſtre blâmée.

Amour, quoy qu'on en die, est vn tyran si doux,
Qu'on aime le pouuoir qu'il obtient dessus nous:
Amour est vn enfant aussi vieux que le monde,
Vn glorieux vainqueur de la terre & de l'onde,
Et qui par le pouuoir de ses charmes diuers
Conserue la nature & peuple l'vniuers.
Ne crain donc point, Celie, en perdant ta fran-
chise,
De reuerer sa gloire & d'auoüer ta prise:
Lors que i'ay soupiré sous ses diuines loix
On a connu ma flame aux accens de ma voix:
Et quãd ta mere estoit de mesme ardeur touchée
Sa iuste passion ne fut iamais cachée:
Echo sçauoit sa peine, & l'eau ne murmuroit
qu'au recit importun des maux qu'elle enduroit.
Ainsi le beau Licandre est chery d'Amarante,
Caliste aime Philene, & Dorise Florante,
Et mesme ta Cloris soupire incessamment
Au milieu des ennuis qu'on espreuue en aymant.

CELIE.

O destins rigoureux!

SERPILLE.

Et quoy belle Celie,

Voy dans la douleur ton ame enſeuelie:
Mais d'où peuuent venir ces ſanglots redoublez?
Tu chãges de couleur, & tes yeux ſont troublez,
Quelque Berger volage apres t'auoir ſeruie
Trouble-t'il maintenant le repos de ta vie?
Te faſches-tu de perdre vn infidele amant?

CELIE.

Helas! ne me fais point deſcouurir mõ tourment

SERPILLE.

Ha! ie m'en doutois bien puiſqu'au ſiecle où nous ſommes
Ce ſignalé defaut eſt ordinaire aux hommes.
Conſole toy ma fille, aujourd'huy nos Bergers
Paraiſſent de la ſorte inconſtans & legers,
Mais on voit qu'à la fin cette infidelle engeance
Eſpreuue iuſtement la celeſte vangeance.
Si l'Amour eſt ſans foy, c'eſt vn monſtre odieux
Que noſtre impieté met au nombre des Dieux,
C'eſt vn mauuais demon que l'enfer ſollicite,
Que Megere a nourry ſur les bords du Cocite,
Et qui pour enflammer les eſprits criminels
Allume ſon flambeau dans les feux eternels.
Auſſi les inconſtans ſouffrent d'eſtranges peines

Quand ils ſont deſcẽdus aux infernales plain
Et les fils de la terre en leur noire priſon
Sont punis doucement à leur comparaiſon.
Mais dy moy le ſujet du mal qui te poſſede,
Afin que ie te plaigne au moins ſi ie ne t'aide.

CELIE.

Non nõ, quelque malheur qui trauerſe mes iou
Ie ne puis deſirer ny pitié ny ſecours.

SERPILLE.

Nomme moy ton amant, que ma haine aſſouu
Arrache à ce perfide ou l'amour ou la vie.

CELIE.

C'eſt moy qui veux punir cet eſprit rigoureux
Qui ſouffre en meſme temps deux braſiers amo

SERPILLE. [reux

O Dieux! ne me fay plus lãguir en cette attente
Declare moy le nom de cette ame inconſtante.

CELIE.

Et bien ie veux en fin contenter tes eſprits:
Mais que ie ſuis douteuſe au deſſein que i'ay pris
Grands bois, chers cõfidents de ma peine infinie
Luy faut-il accorder vn bien que ie vous nie?
Rochers, antres ſecrets à qui i'ay tant parlé,

doit-elle ſçauoir ſi ie vous l'ay celé?
uy, l'amour ne veut plus que ie ſois ſi timide,
ie ne puis cacher le nom de ce perfide.
rgere, le voicy ce tyran de mes iours,
t infidele cœur qui nourrit deux amours,
eſt le ſeul autheur du tourment qui me tuë,
qui tient ſi long temps ma conſtance abbatuë.

SERPILLE.

merueille incroyable! amour plein de rigueur
ſous vn double empire aſſujetty ſon cœur.
fait dans ce beau ſein luire vne double flame,
deux affections ont partagé ſon ame:
lais ne me cele point qui ſont tes deux amans.

CELIE.

ache qu'Aminte & Niſe ont causé mes tour-[mens.

SERPILLE.

uoy! ces ieunes Bergers dõt l'effort incroyable
retira des mains d'vn Centaure effroyable?

CELIE.

eux-là meſme, Serpille.

SERPILLE.

O qu'Amour eſt ſubtil!
lais de quelle façon ce Dieu te bleſſa-t'il?

CELIE.

Il prit de la pitié le visage & les armes
Comme il se défioit du pouuoir de ses charmes
Et lors que dans le lict ces Bergers languissans
A l'objet de leur peine occupoit tous mes sens,
Ce tyran déguisé sous ces despoüilles feintes
Me trauersa le cœur de deux viues atteintes:
Helas! en mesme temps mes esprits affligez
Virent tous mes esbats en supplices changez:
Ie voyois à regret la lumiere celeste,
Et le plus doux objet me paraissoit funeste,
Au lieu que tous les iours les allãt voir tous deu
Ie n'auois plus d'ennui quãd i'estois auprés d'eu.
Et que ma paßion auec des soins fidelles
Taschoit de soulager leurs blessures mortelles.
Aussi ie creu d'abord que c'estoit la pitié
Qui me sollicitoit à ces traits d'amitie:
Et puisque ie plaignois leur douleur rigoureuse
Que i'estois pitoyable, & non pas amoureuse.
Mais ie connu ma flamme à l'éclat de la leur,
Et leur propre tourment me fit voir mõ malheu

SERPILLE.

Ils t'ayment donc tous deux?

CELIE.

Escoute en quelle sorte.
I'ay connu leur amour si soudaine & si forte,
Vn iour que i'inuitois au plaisir du sommeil
Aminte qui souffroit vn tourment nompareil,
Et que par la douceur de quelque air agreable
Ie taschois d'endormir ce Pasteur miserable:
Celie, helas ie meurs, me disoit cet amant,
Si ie suis esloigné de tes yeux vn moment,
Et lors que ie puis voir leurs diuines lumieres
Me veux-tu conseiller de fermer les paupieres?
Mon esprit demeura confus à ces discours,
Et Nise en mesme temps imploroit mon secours:
Soudain que ie me fus de son lit approchée
Ie vis du mesme feu sa belle ame touchée,
Ie portois à son mal & les yeux & la main,
Lors qu'vn filet de sang me iaillit dans le sein,
Aussi tost il me dit, Bel objet qui m'esclaire
Ne treuue point estrange vn effect ordinaire,
Si toy seule es mon cœur, hé quoy! ne sçais-tu pas
Que le sang tire au cœur à l'heure du trépas:
Ainsi leur passion qui m'estoit inconnuë,
A mes sens estonnez se monstre toute nuë,

Et l'amour auſſi toſt eſtablit ma priſon,
Dont ie ne puis iamais garentir ma raiſon:
Ie penſe quelquefois me ſauuer à la fuitte,
Mais ie treuue touſiours cet aueugle à ma ſuite.
Il paſſe à me chercher & les iours & les nuits,
Au bruit de mes ſoupirs il deſcouure où ie ſuis,
Et lors que ie me cache il ſuit l'humide trace
Des larmes que ie verſe en pleurãt ma diſgrace:
Enfin ie ne ſçaurois euiter ſon effort
Si ie ne me deſtourne au ſentier de la mort.
Il faut, chere Serpille, il faut ceſſer de viure,
Afin de le priuer des moyens de me ſuiure.

SERPILLE.

O malheureuſe fille! hé quoy ne ſçaurois-tu
Faire en ta paſſion eſclatter ta vertu?
Ne donne qu'vn objet à ta flame amoureuſe,
Fay choix de l'vn des deux, et tu ſeras heureuſe

CELIE.

Que ie n'en aime qu'vn? hâ diſcours ſuperflus,
Et qui ſera celuy que ie n'aimeray plus?

SERPILLE.

Le plus parfait des deux doit poſſeder ta grace.

Leu

CELIE.

Leur merite eſt egal, que veux-tu que ie faſſe?

SERPILLE.

Adreſſe tes deſirs à celuy là des deux
A qui ta paſſion donna ſes premiers vœux.

CELIE.

Mes amours ſont iumeaux, ils ſont nez à meſme heure,
Et ſont dedans mon ſein vne meſme demeure.

SERPILLE.

Au moins tu dois aimer celuy des deux amans
En qui tu reconnois de meilleurs mouuemens.

CELIE.

Ils ont pareillement verſé pour moy des larmes,
Et leur flame eſt egale auſſi bien que leurs char- [*mes.*

SERPILLE.

Quoy que tu puiſſes dire, il faut bien toutesfois
Que ton affection faſſe en fin quelque choix.

CELIE.

Non non, quelque conſeil que ta raiſon m'inſpire
Amour aura ſur moy toujours vn meſme empire,
Ie veux que mon eſprit ſouffre ainſi deſormais,
Et que ce double feu ne s'eſteigne iamais.

SERPILLE.

O l'estrange fureur! ô la folle constance!
A la fin ma raison cede à ta resistance,
Insensible Bergere, à la fin ie me rends,
Aime si tu le veux deux objets differents,
Conserue vn double amour. Mais i'apperçoi
Nerée,
Dont la sage vieillesse est par tout reuerée:
Aminte l'accompagne.

CELIE.

Adieu Bergere, adieu,
Ie ne puis dauantage arrester en ce lieu.
O rigoureux Amour, faut-il pour te complaire
Me cacher aux rayons du Soleil qui m'esclaire

SERPILLE.

Reuien belle Celie. hé Dieux! ne t'en fuy pas.
Elle ne respond rien, il faut suiure ses pas.

ACTE II.

SCENE III.

NEREE. AMINTE.

NEREE.

AMinte, asseure-toy qu'il est bien difficile
De porter à l'amour cet esprit indocile:
C'est le plus doux objet qui respire le iour,
Et le plus insensible aux attraits de l'amour.
Nise est nouueau venu, sa naissance est cachée,
Pense-tu que Celie en puisse estre touchée?

AMINTE.

Bergere, ce dessein est aisé si tu veux
Offrir ton assistance à l'ardeur de mes vœux:
Dans l'empire d'amour ta faueur est si grande,
Que ie ne puis douter du bien que ie demande:
Et ie croy qu'il a mis ses tresors en tes mains,
Que tu dois departir au destin des humains.

NEREE.

Durant mes ieunes ans, il est vray que mes char-[mes

Ont quelquefois aidé le pouuoir de ſes armes,
Mais ce ſuperbe Dieu n'a iamais preſidé
Sur le teint languiſſant d'vn viſage ridé.

AMINTE.

Ta beauté toutefois mõſtre encor quelques traces
Pendant que ton eſprit fait paraiſtre ſes graces,
Ces cheueux autrefois de fin or eſclattans
Blanchiſſent de prudẽce auſſi bien que du temps,
Et deſſus cette bouche où naiſſoient mille roſes
Coule vn fleuue de miel qui rauit toutes choſes.

NER.

Laiſſons là ces diſcours, c'eſt aſſez, beau Paſteur,
Chatoüiller mes eſprits d'vn langage flatteur.
Que me demande-tu? me voila toute preſte
De ne rien refuſer à ta iuſte requeſte:
Mais au lieu de ſeruir vn Paſteur eſtranger
Que ie deſirerois de pouuoir t'obliger:
Hà que tu manques bien & d'eſprit & de veuë
A l'eſclat des attraits dont Celie eſt pourueuë,
Ce ſoleil de beauté ne paraiſt en ces lieux
Que pour faire adorer ſa lumiere à tes yeux:
Voy que ſa belle bouche a de petites fraiſes
Qu'elle offre à tes regards afin que tu la baiſes,

Et que ſes blonds cheueux ſont d'aimables liens
Qui ſemblent deſirer de ſe meſler aux tiens:
Regarde ce beau ſein dont la neige offencée
Se plaint de voir icy ſa blancheur ſurpaſſée,
Ne fait-il pas au tien vn deffy genereux
De pouſſer auec luy des ſoupirs amoureux?
Et tu veux reſiſter à tant d'appas viſibles
Qui pourroient animer des objets inſenſibles?
Tu veux inceſſamment meſpriſer les autels
D'vn demon abſolu ſur l'eſprit des mortels?
O prophane Berger!

AMINTE.

Helas?

NER.

Que veux-tu dire?

AMINTE.

Je ne dis rien du tout, c'eſt mon cœur qui ſoupire.

NER.

O Dieux, que d'artifice à ton diſcours eſt ioint,
Pourquoy ſoupire-tu puiſque tu n'aimes point?

AMINTE.

Et quoy, tant de ſoupirs que mon amour eſlance
Ne peuuent donc iamais monſtrer ſa violence,

Incredule Bergere, helas! si tu pouuois
Reconnoistre ma flame aux accens de ma voix.

NEREE.

Amour, flame, soupirs, c'est bien là le langage
Que tiennent tous les cœurs lors qu'amour les engage.
O Dieux, qu'il sçait bien feindre & parler en amant:
Il semble que son ame endure vn vray tourment

AMINTE.

Que sert de déguiser ma passion extreme,
Puisque ie suis contraint de confesser que i'aime?

NEREE.

Amour en soit loüé, ce vainqueur merueilleux,
Qui range sous ses loix les esprits orgueilleux.
Mais appren-moy le nom de ta belle auersaire.

AMINTE.

O Dieux, i'en ay trop dit, il est tẽps de me taire.

NEREE.

Quoy, tu ne respons rien: asseure toy qu'vn iour
Ie fermeray la bouche & l'oreille à mon tour.

AMINTE.

Hal ne me presse point, agreable Nerée,

'ay pour vn autre amant ta faueur implorée,
Ne parlons que de Niſe.

NEREE.

Et bien ie te promets
Que mes fideles ſoins tendront là deſormais,
Que ſes contentemens naiſtront de ta folie,
Et que ie flechiray la rigueur de Celie:
Apres ne porte point d'enuie à leurs amours,
Il ne ſera plus temps de chercher mon ſecours,
L'excés de leurs plaiſirs accroiſtra tes ſupplices,
Tu mouras de regret, ils viuront en delices,
Et lors qu'ils iouyront d'vn bonheur infiny
Ie ſeray ſatisfaite, & tu ſeras puny.

AMINTE.

Tu crois donc aiſément diſpoſer cette belle
A cherir ce Paſteur qui ſoupire pour elle.

NEREE.

Berger n'en doute point, mõ pouuoir eſt ſi grand,
Qu'à la fin toute choſe à mes charmes ſe rend.
Ie puis d'vn cœur de roche en faire vn cœur de cire,
Et rendre fortunez tous les amans de Scire.
Songe bien ie te prie aux diſcours que ie fais,
Et croy que mes deſſeins ſont ſuiuis des effets.

AMINTE.

Non non, ie suis content, pourueu qu'il la possede,
Et ne desire plus ny faueur ny remede.

NER.

Mais puisque tu la peux emporter dessus luy,
Prefere ta fortune aux interests d'autruy.

AMINTE.

Bergere, au nom d'Amour parle en faueur de Nise,
Et ne differe point la premiere entrepriſe,
Oblige cet amant.

NER.

C'eſt aſſez, ie le veux,
Mais ſi ie la treuuois inſenſible à ſes vœux,
Et qu'apres ie luy fiſſe agréer ton ſeruice,
Me deſauoüerois tu pour vn ſi bon office?

AMINTE.

Dieux, que ſur mes eſprits ton diſcours eſt puiſſant:
Mais que diroit alors ce Berger languiſſant?

NER.

Aminte, diroit-il, mon ame eſt ſatisfaite
De voir que ta victoire a ſuiuy ma défaite,

e ne ſuis point faſché que tes vœux ſoient receus,
Cela ſuffira-t'il? que dis-tu là deſſus?

AMINTE.

Pardon ſage Bergere, il faut que ie te die,
Hâ traiſtre, oſes-tu bien monſtrer ta perfidie?
Trahis-tu l'amitié pour complaire à l'amour?
Adieu, parle de luy, i'attendray ton retour.

NER.

Il ne le peut celer, ie voy bien dans ſon ame
Les nouueaux mouuemens de l'amour qui l'en-
flame,
Et quoy que l'amitié le rende vn peu diſcret,
On y voit neantmoins paraiſtre vn feu ſecret.
Aminte aime l'objet pour qui Niſe ſoupire,
Et ſur tous deux Celie obtient vn meſme empire.
Mais il faut de bõne heure accõplir mon deſſein,
Ie m'en vay luy porter deux braſiers dãs le ſein,
Au moins l'vn ſeruira ſi l'autre eſt inutile,
Et ie pourray treuuer ſa conqueſte facile.

ACTE TROISIESME.

SCENE PREMIERE.

CELIE.

AMoureuſes fureurs, importuns mouuemens,
Helas permettez moy de finir mes tourmens.
Aminte vnique objet du bonheur de ma vie,
C'eſt de toy ſeulement que mon ame eſt rauie,
Tu bornes mes deſirs, tu poſſedes mon cœur;
Pourquoy le luy dõner ſi Niſe en eſt vainqueur?
Pardon fidele amant, c'eſt à toy que i'adreſſe
Les plus fideles vœux de l'amour qui me bleſſe,
C'eſt à toy ſeulement que i'engage ma foy,
Mais i'abandonne Aminte en viuãt ſous ta loy,
Aminte ma chere ame, hâ Bergere inſenſée!
A quoy ſe reſoudra ta douteuſe penſée?
Amour ne conſent pas que tu ſois à l'vn d'eux,

t le Ciel te defend de les aimer tous deux:
Que fera ta raison incertaine & confuse
i la moindre allegeance à tes vœux on refuse?
O cruauté du sort, il faut donc pour guerir
Rechercher seulement les moyens de mourir.
Malheureuse Celie, amante infortunée,
Hé quoy tu veux mourir, tu n'es pas encor née,
Non non, i'ay trop vescu, confessez à mes yeux
Que vous auez trop veu la lumiere des Cieux:
Ne la regrettez point en sa perte soudaine,
Puisque vous estes seuls les auteurs de ma peine:
Aussi bien si la mort ne finit mes douleurs
Vous ne me seruirez qu'à respandre des pleurs.
Mais quoy, c'est trop lõg tẽps retarder mõ enuie,
Il semble à mes discours que i'estime ma vie,
Lors que le desespoir fait vn dernier effort,
C'est vne lascheté de parler de la mort.
Vien donc quãd tu voudras Deesse impitoyable,
Ie ne redoute point ton visage effroyable.
Quoy, deux pauures amans sont reduits au trẽ-
pas,
Ie suis leur homicide, & ie ne mourray pas:
Helas! c'est dõc la mort qui doit guerir ma flame,

Que ce nom seulement espouuante mon ame:
Foible & timide cœur, et quoy tu veux tousiour
Euiter vne mort & souffrir deux amours:
Vains sujets de frayeur qui tronblés mõ courage
Il faut que vous cediés aux trãsports de la rage
Et que le desespoir possedant mes esprits
Tesmoigne contre vous vn genereux mespris.
Quoy, mõ bras est armé, ma gorge est découuerte,
Et ie suis paresseuse au dessein de ma perte:
Trãsports, cheres fureurs qui gouuernez mõ sort
Faut-il d'autres chemins pour aller à la mort?
Allons où vous voudrez, vn antre, vn precipice
A mon affection sera tousiours propice.
Mais qu'est-ce que i'entends?

ACTE III.

SCENE II.

FILIN. CELIE.

FILIN.

O Destins rigoureux,
O perte irreparable, ô Filin malheureux;

leure pleure Celie.

CELIE.

Helas, que peux-tu dire
Qui puisse maintenãt augmenter mon martyre?

FILIN.

Adiouste seulement ta plainte à mes douleurs,
Et ne demande point le sujet de mes pleurs.

CELIE.

Allege mon esprit, dy moy quelle infortune
Depuis si peu de temps est à tous deux cõmune.

FILIN.

Ce beau petit agneau que tu cherissois tant,
Helas le puis-ie dire, est mort en vn instant.

CELIE.

Qui l'a donc fait mourir?

FILIN.

Vne herbe en cette plaine
A terminé sa vie, & fait naistre ma peine.

CELIE.

O pitoyables Dieux, en fin vous m'obligez
D'offrir vn bon remede à mes sens affligez:
Que ce chemin est court pour aller où i'espere:
Mais conte moy la mort d'vne beste si chere.

FILIN.

Sur le milieu du iour i'eſtois proche de l'eau
Dedans ces petits prez dont l'eſmail eſt ſi beau,
Et loing de mes moutõs qui repoſoient à l'ombre.
Ie m'eſtois arreſté ſous vn fueillage ſombre,
Pendant que ton agneau folaſtroit à mes yeux
Deſſus le vert naiſſant qui paroiſt en ces lieux,
Et ſembloit à deſſein fouler d'vn pied ſuperbe
L'eſmail des belles fleurs qui naiſſoient parmy l'herbe:
Iamais tãt de plaiſirs n'ont touché tous mes ſens
Qu'à l'heure que i'ay veu ces eſbats innocens:
Mon troupeau l'admiroit, & l'eau prés de ſa ſource
Arreſtoit pour le voir ſa vagabonde courſe.

CELIE.

Ha! que tu m'entretiens de diſcours ſuperflus,
Deſpeſche viſtement, dy moy s'il ne vit plus.

FILIN.

Enfin eſtant laſſé de courir de la ſorte,
Il va loing de mes yeux où ſon deſir le porte,
Et treuue prés de l'eau cet endroit malheureux
Qui cache dans vne herbe vn poiſon dangereux:

Ma ioye incontinent en douleur eſt changée,
Il tombe ſur le pré ſi toſt qu'il l'a mangée,
Ses membres languiſſans, ſes yeux à demy clos,
Me font en l'approchant pouſſer mille ſanglots,
Ie le voy ſans vigueur eſtendu ſur la place,
Et treuue en le touchant qu'il eſt froid comme
CELIE. [*glace.*
Mais qui ne iugeroit apres t'auoir ouy
Qu'en ce promt accident il n'eſt qu'eſuanoüy.

FILIN.

Narette, ce vieillard ſi prudent & ſi ſage
Eſt teſmoin de ſa mort, que veux-tu dauantage?

CELIE.

Allons Filin, allons, il n'en faut plus douter,
Mene moy dãs ces prez que tu viens de quitter.

FILIN.

Pourquoy?

CELIE.

Pour retreuuer cette herbe iniurieuſe,
Cela doit contenter ton humeur curieuſe.

FILIN.

O Dieux! pourray-ie voir en vn lieu ſi fatal
La cauſe de ſa perte & l'objet de mon mal?

CELIE.

Que tardes-tu Filin?

FIL. *Attend, voicy Nerée,*
Que le bruit de ma plainte a poßible attirée.

CELIE.

Euite ſa rencontre, & ſuy moy promptement.

FILIN.

Bergere ie le veux, attends-moy ſeulement.

ACTE III.

SCENE III.

NISE. NEREE.

NISE.

QVe me dis-tu Nerée? ô Dieux! eſt-il poſſible
Que tu treuues Celie à mes vœux inſenſible?
Et que mon ame ſouffre vn feu ſi violent,
Sãs que ce beau ſoleil s'eſchauffe en me bruſlant?
Aminte vnic objet d'vne amitié parfaite,
Helas! ſi tu ſçauois comment elle me traitte.

Ie

NER.

Ie t'asseure, Berger, qu'il a sceu ton malheur,
Et qu'il en est touché d'vne extreme douleur,
Ie l'ay tout à propos rencontré dans la plaine,
Pour luy dire en vn mot qu'elle estoit inhumaine.

NISE.

Mais que respondit-elle à tes premiers discours,
Qui pour mõ allegeance imploroient son secours?

NER.

Qu'aucun, soit estranger ou Pasteur de cette Isle,
Ne brusle à mon sujet d'vn desir inutile,
Et s'il ne veut souffrir vn mespris rigoureux,
Qu'il ne me tienne point de discours amoureux,
Qu'il parle à ces rochers du tourmẽt qu'il endure,
Et qu'il soit asseuré que mon ame est plus dure.
Apres ie connu bien qu'vn nouueau mouuement
Agitoit là dessus son esprit viuement,
Et bien qu'elle vouluſt cacher sa violence,
Ses yeux parloient assez au milieu du silence,
Ses sens dans la tristesse estoient enseuelis,
Les roses de son teint se changerent en lis,
Et dans l'émotion qui troubloit sa pensée
Ie voyois aisément qu'elle estoit offencée:

Aussi cette Beauté iettant son dard en l'air
M'a plustost disparu que n'eust fait vn esclair.

NISE.

Hâ cruelle response, inhumaine contrainte,
De causer le tourmẽt, et d'empescher la plainte:
Rigoureuse Celie, helas à quel dessein
N'as-tu pas eslancé ton dard contre mon sein?
Mauuaise repren-le, i'attendray ta venuë
Si tu veux l'enfoncer dans ma poictrine nuë.
Exerce dessur moy cet effort inhumain,
Ie seray satisfait de mourir de ta main,
Porte le dans ma playe, elle est encore ouuerte,
Et ne differe plus le moment de ma perte.

NER.

Pasteur, ta peine est grande, il le faut confesser,
Mais il est bien aisé de la faire cesser;
Ne desespere point, tu verras que son ame
Dessous vn froid mépris cache vne ardãte flame,
Et que cette Beauté dont tu crains la rigueur
A la haine à la bouche & l'amour dans le cœur.
Les Dames sçauent feindre aussi tost qu'elles naissent,
Iamais en leurs discours leurs desseins ne paraissent,

Et depuis quelque temps l'artifice en amour
Leur eſt auſſi commun que l'vſage du iour:
Mais qu'elle feigne ou non, il n'eſt pas impoſſible
Que ta fidelité la rende vn iour ſenſible.
Neptune quelquefois fait peur aux matelots,
Le Ciel couure d'horreur le viſage des flots,
Et quelquefois auſſi tous les vents ſont en bride,
Le Ciel eſt ſans nuage, et Neptune eſt ſans ride;
Ainſi tu dois attendre vn heureux changement
De ta perſeuerance & de ton iugement.

NISE.

Miſerable Berger, quel conſeil dois-tu ſuiure?
Tu commences d'aimer, & tu ceſſes de viure.

NER.

Eſpere toutesfois que l'amour & le temps
Te rendront poſſeſſeur du bien que tu pretens:
Si tu peux eſperer ta fortune eſt heureuſe,
Et le repos ſuiura ta langueur amoureuſe.
Mais puiſque tes ſouſpirs ont ſi peu de pouuoir
Que tes cris et tes pleurs ne ſçauroiẽt l'émouuoir,
Afin de ſoulager ta paſſion fidelle,
Cherchõs d'autres moyẽs pour fléchir cette belle,
Fay luy quelque preſent.

NISE.

O Dieux! que me dis-tu,
Voudrois-tu de la sorte attaquer sa vertu?
Si ce mauuais dessein tomboit en ma pensée
Cette ieune Bergere en seroit offencée.

NER.

Tu te trõpes, Berger, les dons sont bien puissans,
Ils forcent les esprits, ils captiuent les sens,
L'enfer en est charmé, le Ciel ressent leur force,
Et tout le monde cede à leur premiere amorce,
Amour les a treuuez biẽ plus forts que ses traits,
Puis qu'il a si souuent emprunté leurs attraits,
Il ne peut quelquefois vaincre vn esprit farouche,
Mais ordinairement le moindre don le touche.

NISE.

Fauorable Bergere, helas si les presens
Auoient pour la flechir des appas suffisans,
Ie luy donne mon cœur, mon espoir & ma vie,
Et qu'elle soit propice à ma fidele enuie.

NER.

Non non, ie ne veux pas que tu luy donnes tant,
Vne moindre faueur la peut toucher autant.

NISE.

Tien dõc pour luy dõner ce beau dard que ie porte,
Son fer eſt bien aigu, ſa hampe eſt droite et forte.

NER.

Ie voy bien qu'il eſt bon, & qu'il eſt des mieux faits,
Mais pour ſes tendres mains c'eſt vn bien rude faix.

NISE.

Donne luy ce cornet.

NER.

Que veux-tu qu'elle en faſſe?
Elle en porte vn plus beau tous les iours à la chaſſe.

NISE, en monſtrant ſon cercle.

Atten, Bergere, atten, i'ay quelque choſe icy
Qui la peut contenter, & m'oſter de ſoucy:
Ce preſent eſt-il beau? penſe-tu qu'il luy plaiſe?

NER.

Donne moy le moyen de le voir à mon aiſe,
Tire-le de ton ſein. Hâ qu'il eſt precieux,
Iamais rien de ſi beau ne parut à mes yeux.

NISE.

Beau cercle, vnique objet de ma gloire paſſée,

Agreable entretien de ma triſte pensée,
Souuenir de mon bien, cher gage de ma foy,
Va, que le Ciel te donne vn ſort meilleur qu'à moy.
Tien, le voila Nerée.

NER.

O Dieux comme il eſclate.

NISE.

Va donc ſans differer treuuer ma Belle ingrate,
Acheue ce deſſein ſi tu veux m'obliger:
Que tardes-tu Bergere? à quoy peux-tu ſonger?

NER.

Non non, ie n'oſerois tenter cette inhumaine,
Ie voudrois de bon cœur qu'vn autre en priſt la peine,
Ses deſdains rigoureux ſont encor ſi recens
Qu'ils oſtent l'aſſeurance à mes timides ſens.
Mais, ô faueur du ſort! voy-tu dans la cãpagne
La Bergere Cloris ſa fidele compagne?
Hâ qu'elle peut beaucoup pour ton ſoulagement.

NISE.

Ie ne la connoy point.

NER.

Auançons ſeulement.

ACTE III.

SCENE IV.

CLORIS. NISE. NEREE.

CLORIS.

AMour, cruel autheur des ennuis de mon ame,
Permet que ie ſoupire en l'ardeur qui m'enflame,
Doux zephirs qui regnez à l'entour de ces bois,
Si vous ſçauez aimer ne troublez point ma voix.

NISE.

Nerée?

NER. *Attends vn peu.*

NISE.

Parle à cette Bergere
Que ie ſois aſſeuré du bonheur que i'eſpere.

CLORIS.

Mais quoy, foibles ſoupirs qui flatez mon tourment,
Où pouuez vous aller pour treuuer mõ Amant?

NISE.

Va donc ie te ſupplie eſſayer ce remede,

Ie ſuis preſt de mourir ſi ſa faueur ne m'aide.

CLORIS. [*Cieux*

Au moins ſi ma conſtance obtient vn iour des
Que ce ſoleil d'amour s'offre encor à mes yeux,
Ie ne me plaindray point de quitter la lumiere
Dans la poſſeſſion de ma gloire premiere.

NISE.

Nerée au nom d'Amour.

NER.

C'eſt aſſez, ie le veux.

CLORIS.

Le Ciel.

NER.

Belle Cloris, accompliſſe tes vœux.

CLORIS.

O Dieux! quelle parole a frappé mon oreille,
Ie ne receu iamais vne frayeur pareille.

NER.

Quel penſer occupoit ton ame en ce ſejour?

CLORIS.

Bergere, ie faiſois des vœux pour mon retour,
Mais que deſires-tu?

NER.

Que tu ſois fauorable
Aux iuſtes mouuemens d'vn Paſteur miſerable.

CLORIS.

Tu veux parler d'amour, adieu, ne ſçais-tu pas
Que i'ay touſiours fermé l'oreille à ſes appas?

NER.

Eſcoute moy Cloris, attend belle mauuaiſe,
Ie ne parleray point d'amour qui te déplaiſe.

CLORIS, voyant le cercle entre les mains de Nerée.

O Dieux! que cet objet eſtonne mes eſprits:
Laiſſe le moy tenir.

NER.

Quoy, tu l'as deſia pris?
Et bien n'eſt-il pas beau? ton ame eſt-elle eſmeuë
A ce premier eſclat qui t'esblouit la veuë?

CLORIS, tenant le ſien.

Non, ce n'eſt pas le mien, mes ſoupçons eſclaircis
Me font aſſez iuger qu'il eſt à mon Tirſis.

NER.

Berger, quelque bonheur ſuiura ta lõgue attẽte,
Regarde ſeulement combien elle eſt contente.

CLORIS.

Mais que i'eſpreuuerois de rigueur en mon ſor
S'il eſtoit à quelque autre, et que Tirſis fuſt mor
Qui t'a donné ce cercle? appren le moy Nerée.

NER.

Vn Berger.

CLORIS.

De ce lieu?

NER.

Non, d'vne autre contrée

CLORIS.

O Dieux! que mon eſprit eſt confus à preſent,
Bergere à quel deſſein t'a-t'il fait ce preſent?

NER.

Pour monſtrer ſon amour.

CLORIS.

Quoy, l'amour qu'il te porte

NER.

Croy-tu que ie merite vn preſent de la ſorte?
Hà Cloris, la vieilleſſe eſt reduite à ce point,
D'acheter en amour, & de ne vendre point:
L'objet de ſes deſirs a bien d'autres merueilles
Que celles que le temps apporte à mes pareilles.

CLORIS.

fin desire-tu me tirer de soucy?
: le pourray-ie voir?

NER.

Il n'est pas loing d'icy,
uance-toy Pasteur.

NISE.

O! diuine Bergere,
tu veux m'assister ma peine est bien legere.

CLORIS.

a changé de voix, de visage & de port,
Sans qui ne changeroit au changement du sort?
Son cœur, où son image est viuement gravée,
Malgré l'effort du temps l'a tousiours conseruée.
greable Bergere, ce cercle est il à toy?
Ie me le cele point.

NISE.

Ouy si ie suis à moy.

CLORIS.

)y moy depuis quel tẽps, & par quelle fortune:
xcuse toutesfois si ie suis importune.

NISE.

Ie me cõmande point de faire vn long discours

Des maux dont la fortune a trauersé mes iou
C'eſt vn gage d'amour innocente & loyale
Que mõ heureuſe enfãce eut d'vne main roya

CLORIS. [*pli*

Ha! c'eſt luy, c'eſt Tirſis, mes yeux n'en dout
O vains ſujets de peur! ô ſoupçons ſuperflus!
O fidele Berger! ô Cloris fortunée!
Adieu larmes, ſoupirs, ma miſere eſt bornée.

NISE.

Voy-tu qu'elle eſt cõfuſe, & cõme à chaque f
Elle change en parlant de couleur & de voix.

CLORIS.

Mais d'où viẽt que ſon ame eſt encore incertain
Amour, va luy parler, tu l'oſteras de peine.

NEREE.

Non non, l'eſclat de l'or luy flate ainſi les ſens,
Ce precieux metal a des charmes puiſſans,
Il peut aſſujettir le cœur le plus rebelle.

NISE.

Aſſeure la pourtant que ce n'eſt point pour elle.

CLORIS.

Mes yeux n'auez-vous pas ſouffert aſſez lon
temps

ue ie differe encor de vous rendre contens?

NEREE.

eux l'oſter de doute.

CLOR. *En fin ie ſuis contrainte*
e preferer icy mon amour à ma crainte,
aut me deſcouurir, auſſi bien ie ne puis
nnaiſtre ce qu'il eſt, & cacher qui ie ſuis.

NEREE.

oris.

CLOR. *Que veux-tu dire?*

NER. *Aſſeure toy que Niſe*
e dreſſe aucune embuſche à ta ieune frãchiſe,
cercle eſt pour Celie, il en eſt amoureux,
taſche de flechir ſon eſprit rigoureux,
rte luy de ſa part vn don ſi deſirable.

CLORIS.

rſis ayme Celie, hà! Cloris miſerable,
ule, ſoupire, meurs, ton ſort eſt acheué,
rſis ie t'ay perdu quand ie t'ay retreuué,
ceſſe d'eſperer, ie veux ceſſer de viure.

NER.

u moins rends moy le cercle, eſcoute il la faut
ſuiure.

ACTE III.

SCENE V.

NISE. AMINTE. CELIE.

NISE.

AMinte asseurément n'est pas loing de lieux
Ha! c'est luy qui s'aproche, il paroit à mes ye.
Escoute cher amy, voicy, mais où sont elles?
Quel sort pour me quitter leur a donné des ail
Cloris, Nerée, ô Dieux, il faut courir apres
Va du costé du bois, ie les suiuray de prés.

CELIE, auec vne fiole en main, & des herbes.

En fin ie suis contente, vn poison fauorable
Va finir les tourmens d'vn esprit miserable,
Qui mespriſe la vie, & qui veut seulement
Rechercher les moyens de mourir promtemer
Breuuage sauoureux, doux espoir de mon ame
Ta seule humidité peut esteindre ma flame.

AMINTE.

e taſche vainement de marcher ſur leurs pas,
Mes yeux de ce coſté ne les deſcouurent pas.

CELIE.

Que tardes-tu Celie?

NISE.

Où ſont-elles allées?
Quel endroit à mes yeux les aura recelées?
Mais voicy mon ſoleil.

AMINTE.

Ne dis mot, ſi tu veux
Le voir en peu de temps eſclairer à tous deux.

NISE.

Que sõ teint eſt chãgé, que d'ennuis le terniſſent,
Les lis meurent deſſus, & les roſes paſliſſent.

CELIE.

La rigueur de mon ſort eſt extreme en ce point,
Que la mort ne vient pas, & qu'ils ne s'en vont [point.

AMINTE.

Vn ſenſible regret luy change ainſi la face.

NISE.

Que cette eſmotion luy donne encor de grace.

CELIE.

O miserables yeux, vous auez deuant vous
Tout ce que l'Vniuers a d'aimable & de doux.

NISE.

Aminte, il faut parler, ma plainte est necessaire
Ie ne puis dauantage endurer & me taire,
Ie diray que ie meurs.

AMINTE.

Où vas-tu malheureux?
Ne redoute-tu point cet esprit rigoureux?

NISE.

Que veux-tu que ie craigne? il faut donc me con-
traindre [dre
A bruler sans le dire, & mourir sans me plain-
Non non, au moins ces rocs entẽdront mes dou-
leurs,
Et ces petits ruisseaux grossiront de mes pleurs.

CELIE.

O mort, n'arreste plus en ta sombre demeure,
Pourquoy differe-tu puis qu'il faut que ie meure.
Bergers, tristes autheurs du dessein que i'ay fait,
Quoy, ne voulez-vous pas en permettre l'effet?
Allez, retirez-vous.

Hà

NISE. *Ha! farouche, ha! cruelle.*

AMINTE.

Tay toy, nous ferõs mieux de nous éloigner d'elle

ACTE III.

SCENE VI.

CELIE seule.

EN fin il faut borner le cours
De mes malheurs & de mes iours,
Mon iuſte deſeſpoir me contraint de le ſuiure
Puis qu'il me peut guerir:
Et la rigueur du ſort m'oſtant l'eſpoir de viure,
Ne me refuſe pas les moyens de mourir.

Bergers qui cauſez mon treſpas,
Si vous portez vn iour vos pas
En ce lieu ſi propice à ma funeſte enuie,
Au moins ſouuenez vous
Lors que vous parlerez de la fin de ma vie,
De dire en ſoupirant, Elle eſt morte pour nous.

Mais que d'effroy me vient saisir
Au point d'accomplir mon desir:
Mon ame que crain-tu, la mort t'estonne elle?
Il ne faut qu'vn moment
Pour quitter de ce corps la despouille mortelle,
Et ce peu d'eau suffit à ton embrasement.

Nise, Aminte, infidelle amour,
Mes yeux se vont priuer du iour,
Ie vous veux contenter, ma perte est arrestée,
Cecy me doit punir;
Venez voir la vẽgeance à ma flame appreſtée,
Si vous l'auez fait naistre il la faut voir finir.

Bel arbre estend tes rameaux vers
Dessus ces membres descouuerts,
Rend moy ce bon office en ma triste auanture,
Oy mes derniers soupirs,
Et couure au moins ce corps priué de sepulture,
Des fueilles seulemẽt que font choir les Zephirs.

Mais vne mortelle langueur
M'oſte la voix & la vigueur,
Ie ne voy plus le ciel, ces lieux deuiẽnent ſombres,
Tous mes ſens ſont perclus,
Ie tombe de la terre en l'empire des ombres,
La mort me vient ſaiſir, helas! ie ne vy plus.

ACTE QVATRIESME

SCENE PREMIERE.

SERPILLE. CLORIS.

SERPILLE.

REposons-nous Cloris, arreſtons noſtre courſe
Sur les bords eſmaillez de cette belle ſource.

CLORIS.

Où tu voudras Serpille, auſſi bien ie ne puis
En aucun lieu du monde alleger mes ennuis:
Voicy le meſme endroit où mõ mal prit naiſſãce,
Icy le deſloyal trahit mon innocence,
Là le deſtin m'oſta ce qu'il m'auoit donné,
Et mon bonheur mourut auſſi toſt qu'il fut né.

SERPILLE.

Ceſſe de t'affliger, modere vn peu ta plainte,
Ie croy que ſon amour n'eſt pas encor eſteinte,

Et que te croyant morte il a pû iuſtement
Porter ſon eſperance aux biens du changement.

CLORIS.

I'ay creu qu'il n'eſtoit plus, & pourtant tu m'as [veuë
Garder la paſſion que i'auois touſiours euë,
Ie n'ay iamais voulu briſer mes premiers fers,
Et ſa belle ombre encor m'eſtoit chere aux enfers.
Non non, ne flatte plus l'ennuy qui me poſſede,
Son crime eſt ſans excuſe, & mõ mal ſans remede,
Il faut que ma fureur ſerue à ma gueriſon,
Et que ma perte arriue apres ſa trahiſon.

SERPILLE.

Ie m'en vay luy parler, toutesfois il me ſemble
Que nous deuriõs pluſtoſt l'aller treuuer enſẽble,
Il te reconnoiſtroit, & l'amour pourroit mieux
R'allumer cette flame à l'eſclat de tes yeux.

CLORIS.

Ne me conſeille point de voir cette infidelle,
Cet autheur inhumain de ma perte eternelle:
Ha! ie mouray pluſtoſt.

SERPILLE.

Attend moy donc icy,
I'eſpere en peu de temps alleger ton ſoucy,

Ou bien fay moy ſçauoir où tu ſeras allée
Si ie ne te rencontre en la meſme vallée.

CLORIS ſeule.

Tu le ſçauras aſſez, i'iray droit à la mort,
Mon amour veut paraiſtre en vn dernier effort.
Tirſis, ingrat Tirſis, ma douleur exceßiue
Puiſque tu n'aimes plus ne veut plus que ie viue:
Adieu perfide amant, Filis ſe meurt pour toy,
Ie veux changer de ſort Tirſis changeant de foy:
Ton crime eſt odieux, ma mort eſt genereuſe,
Tirſis eſt infidele, & Filis malheureuſe.

ACTE IV.

SCENE II.

NISE.

O Dieux! qu'ay-ie entendu, quel nom doux & charmant
Me fait reſſouuenir de mon premier tourment?
I'entend nommer Filis, n'eſt-ce point ſa belle ombre

Qui ſort pour me parler de ſa demeure ſombre?
Ceſſe fidele eſprit, d'augmenter mes douleurs,
Tu ſçais cõbien ta mort m'a fait ietter de pleurs,
Mon ame du depuis ne s'eſt point conſolée,
Tous les iours mes regrets te font vn Mauſolée:
Retire-toy belle ombre, en ton paſle ſejour,
Et reçoy ces ſoupirs que i'offre à ton amour.

ACTE IV.

SCENE III.

AMINTE. NISE.

AMINTE.

A Qui parle-tu Niſe en ce lieu ſolitaire?

NISE.

Helas! ie ne ſçaurois ny mourir ny me taire,
Que faut-il cher Aminte, eſperer deſormais,
Si le mal que ie ſens eſt plus fort que iamais?
Vn double feu me brule, vn double nœud me lie,
Ie regrete Filis, ie deſire Celie,

Mon cœur eſt diuiſé, mes vœux ſont confondus,
Et pour ces deux beautez tous mes ſoins ſont per-
AMINTE. [*dus.*
Que tu me rends confus de parler de la ſorte,
Ne m'auois-tu pas dit que Filis eſtoit morte?
NISE.
Elle n'eſt plus auſſi, ce bel aſtre d'amour
A perdu la lumiere où ſe leue le iour, [*mes*
Et depuis ce malheur mes yeux couuerts de lar-
Ont veu sãs paſſiõ mille objets pleins de charmes,
Celle vne autre fois a bleſſé ma raiſon,
Et captiué mon ame en ſa dure priſon.
AMINTE.
Berger, to⁹ ces diſcours ne fõt qu'aigrir ta peine,
Cherchõs pluſtoſt Nerée ou Cloris dãs la plaine,
Ou bien pour les attẽdre allons ſous ces ormeaux
Dont iamais le Soleil n'a percé les rameaux.
NISE.
Allons où tu voudras, mais que voy-ie pareſtre?
AMINTE. [*peſtre.*
Quelque Nymphe endormie en ce ſejour cham-
NISE.
Regardons de plus prés.

AMINTE.

O fauorable ſort!
C'eſt la belle Celie, ou ie me trompe fort.

NISE.

C'eſt elle qui repoſe en vn lieu frais & ſombre.

AMINTE.

Vienne icy qui voudra voir le Soleil à l'ombre.

NISE.

Mais qu'on viẽne pluſtoſt admirer ces rameaux
Qui parmy tãt d'ardeur ſont ſi verts et ſi beaux,
Cet arbre a conſerué ſa verdure nouuelle
Entre l'aſtre du iour & les yeux de ma belle.

AMINTE.

Garde de l'eſueiller.

NISE.

Sommeil Dieu du repos,
Tu peux en cet endroit m'obliger à propos,
Cependant qu'elle dort offre à ſa fantaiſie
L'image des douleurs dont mon ame eſt ſaiſie,
Pein moy deſſus le front les ennuis que ie ſens,
Montre luy mon teint bleſme & mes yeux languiſſans,
Poſsible qu'à l'obiet de ma peine incroyable

Cette fiere Beauté deuiendra pitoyable.
Doux frere de la mort, compagnon de la nuit,
Donne cette allegeance au tourment qui me suit
Hé Dieux! en quelle erreur la paßion me plonge!
A quoy suis-ie reduit, si i'espere en vn songe?
Mais qui peut m'empescher de voir ce beau soleil
Cependant qu'il ioüyt des douceurs du sommeil?

AMINTE.

Pour moy, si ie me tay quand ce Berger soupire,
C'est qu'on ne parle point au moment qu'on expire:
Ie sens bien quē ie meurs.

NISE.

Mais de tous les costez
Ie ne puis descouurir ses diuines beautez,
Ce buisson espineux tout panché sur sa face
M'empesche de la voir, quelque effort que ie face.
Mais ne dirois-tu pas qu'il s'auance à dessein
De voler deuant moy les beaux lis de son sein?
Ah riual indiscret, ta vanité m'irrite,
De me vouloir oster vn bien que ie merite.

AMINTE.

Que tardes-tu Berger?

NISE.

Attend encore vn peu,
me ſens tout de glace auprés d'vn ſi grand feu,
t penſe que l'amour inceſſamment décoche
Aille traits enflamez, allons que i'en approche:
Aais toy qui n'as iamais redouté ſon pouuoir
)eſcouure ſon viſage, & nous la pourrons voir.

AMINTE.

)uel eſprit fut iamais combatu de la ſorte?
Amour tu me retiens, & l'amitié m'emporte.

NISE.

Berger, quelle frayeur arreſte ainſi tes pas?
Tu trembles, tu paſlis, & ſi tu n'aimes pas.

AMINTE.

Helas! s'il eſtoit vray, mon cœur hors de cõtrainte
N'ayant aucun deſir n'auroit aucune crainte.
Mais i'apperçoy Narete.

ACTE IV.

SCENE IV.

NARETE. NISE. AMINTE.

NARETE parlant à vn Berger qui porte vn agneau.

Auance, & pren le ſ
De le rendre à Filin, ſon troupeau n'eſt pas loi
Apres cherche Celie, emprunte encor des ailes
Afin de luy porter ces heureuſes nouuelles,
Dy luy que ſon amour.

NISE.

O malheureux Berger,
Demande luy que c'eſt ſi tu veux m'obliger.

AMINTE.

Vn mot, ſage vieillard, dy moy ie te ſupplie
De quelle amour veux-tu que l'on parle à Celi

NARETE.

C'eſt que ſon cher amour, ſon agneau n'eſt pa
mort.

NISE.

Dieux! vne parole a prolongé mon sort.

AMINTE.

'est ce point cet agneau que Filin pleure encore
mme le seul objet du soin qui le deuore?

NARETE.

est vray que Filin de son mal estonné
royant qu'il estoit mort l'auoit abandonné,
lais vn heureux secours a conserué sa vie
u'vne herbe venimeuse auoit presque rauie,
ette herbe endort les sens, & cause vn promt
trespas,
' ceux que de bonne heure on ne soulage pas,
'ussi l'ayant plongé dans l'eau de la fontaine,
n mesme temps i'ay veu sa gueriſon certaine.
lais dittes mes anfans qu'attendez vous icy?

NISE.

Helas! si tu voulois nous tirer de soucy.

NARETE.

)ue me demandez vous?

NISE. *Tu cognois cette Belle*
t tu peux aisément nous seruir auprés d'elle,
pproche toy Narete, & descouure à nos yeux

Le plus charmãt objet qui ſoit deſſous les Cieux
Quelque puiſſant demon m'arreſte en cette plac
Mes pieds ſont engourdis, & mon cœur eſt

NARETE. [glac

O merueilleux pouuoir d'vn ſoleil de beauté,
Qui fait vn tel effort deſſus la liberté,
Il brule, il rend de glace, il retient, il élance,
Et cauſe quand il veut la plainte ou le ſilence.

AMINTE.

Auance donc Narete.

NARETE.

Attendez ſeulemen
Ie vous veux contenter.

NISE.

Mais vas y doucemen

NARETE.

Le Ciel me ſoit propice.

NISE.

Helas! ſi tu l'eſueilles,
Nos yeux perdront bien toſt l'objet de ſes mer
ueilles,
Ce bel aſtre amoureux qu'en ces lieux no⁹ voyon
Iraporter ailleurs l'eſclat de ſes rayons.

AMINTE.

Garde qu'en l'approchãt quelque indiſcrete eſpi-
N'offence la blancheur de ſa face diuine. [*ne*

NARETE.

Bergers ne dittes mot, r'aſſeurez vos eſprits,
I'eſpere d'accomplir le deſſein que i'ay pris.

NISE. [*touche*

Dieux! que ie ſuis ialoux de voir ſa main qui
Le coral animé de cette belle bouche.

NARETE.

O! funeſte accident, ô ſort plein de rigueur,
Accourez, venez voir, Celie eſt ſans vigueur.

NISE.

Narete que dis tu? quelle douleur t'emporte?

NARETE.

Bergers elle ſe meurt, ou pluſtoſt elle eſt morte.

NISE.

O Celie, ô mon ame.

AMINTE.

O Cieux, iniuſtes Cieux.

NARETE.

Couppe ces branches, Niſe, & nous la verrons mieux.

ACTE IV.

SCENE V.

AMINTE. NISE. NARETE. CELIE.

AMINTE.

Dieux! que cette paſleur deſtruit de belles choſes,
Qu'elle efface de lys, qu'elle ternit de roſes,
Si l'amour ſe mouroit on diroit, le voicy,
Et ſi la mort aymoit, on la peindroit ainſi.

NISE.

Helas! elle n'a plus ny mouuement ny force.

NARETE.

Mais que peut elle auoir eſcrit ſur cette eſcorce?
O cruelle homicide, ô funeſte treſpas.

NISE.

Quelqu'vn la donc tuée, allons ſuiure ſes pas.

AMINTE.

Déchirons ce perfide, arrachons luy la vie.

Sa

NISE.

Sa mort ne rendra point ma vengeance assouuie.

NARETE.

Pasteurs infortunez, où pensez vous courir?
Vous auez prés de vous ce qui la fait mourir.

NISE.

Montre le donc Narete.

NARETE.

Arrestez pour entendre
Les mots qu'elle a tracez sur cette escorce tẽdre.
Pendant qu'Aminte & Nise ont mon ame asseruie,
Ie n'ay point toutesfois soulagé leurs tourmens,
Mais aussi i'ay voulu par la fin de ma vie
Estouffer deux Amours, & venger deux Amans.

AMINTE.

O rigoureuse helas!

NISE.

Dieux! que tes cris m'estonnent,
D'ou vient qu'à la douleur tes esprits s'abandonnent?

AMINTE.

Berger, ne pren point garde à mon reſſentiment,
Ie puis bien vne fois ſoupirer librement.

NARETE.

Mais ſur ſa belle gorge à mes yeux deſcouuerte
Ie ne reconnoy point d'où peut venir ſa perte.

NISE.

Tu n'es donc plus Celie? ô malheur! ô deſtin!
Venez d'vn pauure Amant faire vn ſecõd butin,
Acheuez vos rigueurs.

NARETE.

Aucun ſommet de roche
Pour ſe precipiter ne s'eſleue icy proche.

AMINTE.

Douleurs qui me tuez, ſortez de là dedans,
Il faut que mes ennuis ſoient en fin euidens.

NARETE.

Ie ne voy point de ſang, ſa robe eſt toute entiere,
En voyant l'herbe. *Mais voicy de ſa mort la funeſte matiere.*

NISE.

Belle ame qui logeois en vn corps ſi parfait,
Le nœud qui vous ioignoit eſt-il deſia deffait?

NARETE.

Ha! ie n'en doute plus, la choſe eſt bien certaine,
Paſteurs, cherchez de l'eau, courez à la fontaine.

NISE.

Quelle eau demande-tu, voyant nos yeux en pleurs
Eſpancher des ruiſſeaux ſur l'émail de ces fleurs?

NARETE.

Allez querir de l'eau pour mouiller ſon viſage.

AMINTE.

Il eſt baigné de pleurs, que faut-il d'auantage?

NARETE.

I'en prendray donc le ſoin.

NISE. *Arreſte vn peu Berger.*

CELIE.

Helas!

NISE.

Elle reſpire, il la faut ſoulager.

NARETE.

O ſouuerain remede, ô larmes fortunées,
Qui prolongent le cours de ſes belles années.
Bergers, l'eau de vos pleurs la ſauue heureuſement,
Mais ne la troublez point, aydez luy ſeulement.

CELIE.

Que ce chemin eſt long, Dieux! que ie ſuis laſſée.

NARETE.

Voyez que le Soleil trouble encor ſa pensée.

CELIE.

Ie ſuis dans les enfers, voicy ces champs heureux
Deſtinez au repos des eſprits amoureux.

NARETE.

Souſtenez la Bergers.

CEL. *Mais pourquoy vaines ombres*
Arreſtez-vous mes pas ſur ces riuages ſombres?
Ha! c'eſt trop de rigueur, Amour iuſqu'aux enfers
Tu portes aux amans des braſiers & des fers,
Ie ſouffre en les voyant vne ardeur qui me tuë.

NARETE.

Laiſſez moy r'aſſeurer ſon ame encor eſmeuë.

CELIE.

Caron, faut-il deſia paſſer en ton batteau?
I'arriue ſeulement ſur le bord de cette eau.

NARETE.

Celie, eſcoute moy, banny ces reſueries,
Regarde prés d'icy les campagnes fleuries:

Icy le vent murmure, icy le Soleil luit;
Là bas ce n'eſt qu'horreur, que ſilẽce et que nuit:
Leue les yeux au Ciel, voy le iour qui decline,
Ne reconnoy-tu plus le bois ny la colline?
C'eſt moy qui ſuis Narete.

CELIE.

Eſt-il donc aſſeuré
Que là bas mon eſprit ait ſi peu demeuré?
O cruauté du ſort contre moy ſuſcitée,
Me rends-tu la clarté que tu m'auois oſtée?

NARETE.

Tu dois cette faueur aux pleurs de deux amans.

CELIE.

Pourquoy ſont-ils venus prolõger mes tourmens?
Faut-il faire deux fois vn effort legitime,
Et d'vne double mort punir vn double crime?

NARETE.

Ie vay chercher vne herbe aux vallõs d'alentour
Qui la pourra guerir, attendez mon retour.

ACTE IV.

SCENE VI.

CELIE. AMINTE. NISE.

CELIE.

MOurons, mourons, Celie.

AMINTE. *Ha! Bergere inhumaine.*

CELIE.

Pourquoy m'empeſche-tu de terminer ma peine?

AMINTE.

Tu peux d'vne autre ſorte alleger tes ennuis.

CELIE.

Que veux-tu que ie face en l'eſtat où ie ſuis?

AMINTE.

Quitte chere beauté, ta douleur vehemente,
Et me laiſſe ſouffrir le mal qui me tourmente,
C'eſt Niſe ſeulement que tu dois rẽdre heureux.

NISE. [reux?

Mais d'où viẽt qu'il luy fait ces diſcours amou-

AMINTE.

Et ma mort seulement peut conseruer sa vie,
Permets à mon esprit d'accomplir son enuie:
Quand ie te sollicite à m'accorder ce point,
Ie ne demande pas que tu ne m'aimes point,
Ie veux biẽ qu'en tõ ame vn double amour s'aſſẽ-[ble,
Tu peux aymer sans crime Aminte & Nise
ensemble,
Et lors que le trépas finira mes douleurs
Auoir pour l'vn des feux, & pour l'autre des
NISE. [*pleurs.*
O d'amant & d'amy modelle incomparable.

AMINTE.

Ainsi tu iouyras d'vn destin fauorable,
Et ie seray ioyeux d'auoir perdu le iour
De crainte d'offenser vn si fidelle amour.

NISE.

Mon mal ne sçauroit plus cacher sa violence,
Ie serois à la fin coupable en mon silence:
Aminte c'est assez, attend Berger, attend,
Il faut bien que ie meure, & que tu sois content.

CELIE.

Non nõ, viuez heureux, laissez moy les suplices,

Pendant que vous ſerez au milieu des delices,
Et banniſſant de vous l'amour & la pitié,
Sacrifiez ma vie à voſtre inimitié,
C'eſt moy qui doy mourir : mais viuez belles ames,
Et ſous ma froide cẽdre étouffez vos deux flames,
Voyez de quelle erreur vos eſprits sõt charmez,
La Parque a reietté l'objet que vous aimez,
Redonnez luy ce corps, ceſſez voſtre querelle,
Et puniſſez tous deux vne amante infidelle.

ACTE IV.

SCENE VII.

FILIN. CELIE. AMINTE. NISE.

FILIN.

TE voicy donc Celie, helas! tu ne ſçais pas,
Cloris,

CELIE.

Que veux-tu dire?

FILIN.

Eſt bien prés du treſpas.

CELIE.

O ſenſible malheur! ô funeſte nouuelle!
Filin le ſçay-tu bien? en quel endroit eſt-elle?

FILIN.

Ie la viens de quitter au vallon que tu vois,
Là de mille ſanglots elle eſtouffe ſa voix,
Elle inuoque la mort, & i'ay veu la mort meſme
Eſtendre vn noir bandeau ſur ſon viſage bleſme.

NISE.

O iour infortuné! deſtins iniurieux!

CELIE.

Mais d'où luy peut venir ce deſſein furieux?

AMINTE.

Le bruit qu'on a ſemé que Celie eſtoit morte
L'auroit bien fait reſoudre à mourir de la ſorte.

CELIE.

O Dieux, eſt-il poſſible? attend chere Cloris,
Ie ſouffriray pour toy la mort que tu cheris.

NISE.

Mais où dis-tu qu'elle eſt? eſclaircis nous de gra-
ce.

FILIN.

Allez à la fontaine, & ſuiuez cette trace,
Pour moy ie m'en retourne.

AMINTE.

Allons la ſecourir,
Ie croy que nous pourrõs l'empeſcher de mourir

NISE.

Cloris dont nous parlons n'eſt-ce point cette bel
Qui m'emporta mon cercle?

AMINTE.

Aſſeurément c'eſt elle.

NISE.

C'eſt aſſez, auançons.

FILIN.

Niſe arreſte vn moment,
I'oublios de te dire.

NISE.

Et quoy? dy promtemen

FILIN.

Deſtache vn peu ce cercle.

NISE.

Attend, ie ſuis fort aiſe
De le reuoir encore, il faut que ie le baiſe.

Dieux! qu'ay-ie apperceu, voici l'autre moitié,
i fut à ma Filis vn gage d'amitié:
endant que ie voy ces lettres revnies
on cœur eſt diuiſé de doutes infinies,
moy d'où vient cecy?

FILIN.

Cloris me l'a donné.

NISE.

e ie treuue à ces mots mon eſprit eſtonné,
ais où l'a-t'elle pris?

FILIN.

Il eſtoit auprés d'elle
ors qu'elle appelloit la fortune cruelle,
qu'vne telle plainte exprimoit ſes ſoucis:
Filis malheureuſe! ô perfide Tirſis!

NISE.

dieux! que ton diſcours remplit mes ſens de crainte,
-t'elle en te voyant continué ſa plainte?

FILIN.

lle m'a fait venir, & m'a dit toute en pleurs
es mots qui teſmoignoiẽt l'excés de ſes douleurs:
oy que le ſort ameine en ce lieu ſolitaire,
e Ciel te ſoit propice autant qu'il m'eſt cõtraire;

Tien, ne refuſe point ce bien-fait à mes vœux
Porte ce cercle à Niſe, & dis luy que ie veux
Attend s'il m'en ſouuient.

NISE.

O la belle memoire!

FILIN.

Mourir de peur de nuire à ſa nouuelle gloire,
Et finir mes tourmens par la fin de mes iours,
Puiſque l'ingrat Tirſis a trahy mes amours.

NISE.

Ha! certes c'eſt Filis, ce ſoleil de mon ame,
Cet agreable autheur de ma premiere flame,
Qu'vn iuſte deſeſpoir a reduit au trépas,
M'ayant veu ſoupirer apres d'autres appas:
Mais au lieu de vẽger la mort qu'elle a ſouffer
Ie regarde & ie tien le ſujet de ſa perte.
Va cercle iniurieux m'attendre en ce ruiſſeau,
Où deſia ma fureur a marqué mon tombeau.

FILIN.

Il me faut retirer, ce Paſteur m'eſpouuante.

NISE.

Inſensé, qu'as-tu fait? ſi Filis eſt viuante
Quel ſujet auras-tu de paraiſtre à ſes yeux,

ne luy rends point ce treſor precieux?
s quand cela ſeroit, elle a ſceu de ta bouche
uſte nouueauté de l'amour qui te touche.
non, il faut mourir, c'eſt vn prompt chaſti-
:nt
tu dois exiger de ton reſſentiment:
de, va treuuer Celie ou viue ou morte,
ous les mouuemens où la fureur t'emporte,
nourir à ſes pieds, & t'arrachant le cœur
l ce laſche captif à ſon premier vaincueur:
de ton Aminte, ô diuine Celie,
empeſcheray point qu'vn chaſte nœud vous
:,
rche le chemin de l'eternelle nuit,
'eſpoir me guide, & la Parque me ſuit.

ACTE CINQVIESM

SCENE PREMIERE.

PERINDE, ayant le cercle en main.

O Spectacle odieux ! voir en terre vn
image,
A qui tout l'vniuers doit vn fidelle ho
mage: [R
Doux objet de mes yeux, beau portrait de n
Ie veux pour t'adorer m'abaiſſer deuant toy,
Ie tremble en te voyant de reſpect & de crain
Et n'oſerois toucher vne image ſi ſainte:
Mais toy qui que tu ſois dont la temerité
A fait vn tel outrage à ſon authorité,
Perfide tu mouras, le Ciel n'eſt point capable
De ſauuer du treſpas vn mortel ſi coupable:
Ie vay treuuer Oronte, il ſçaura iuſtement
Ordonner à ton crime vn ſoudain chaſtiment

Mais que ie ſuis confus en ces diuerſes traces
Berger par où va-t'on aux pauillons des Traces? Narete paraiſt

---

ACTE V.

SCENE II.

NARETE. CLORIS.

NARETE.

SViuez ce grand chemin, mais i'ay trop demeuré
De porter à Celie vn remede aſſeuré:
Toutesfois i'ay laiſſé deux Bergers auec elle,
Il me faut cependant ſecourir cette belle.

CLORIS.

Tu m'offences, Narete, en me donnant ſecours,
Permets que ie finiſſe & mapeine & mes iours.

NARETE.

Non non, ie ne ſçaurois appreuuer ton enuie,
La fureur ne doit point diſpoſer de ta vie.

CLORIS.

Tu ne peux toutesfois empeſcher mon treſpas,
Ny prolonger la vie à ceux qui ne l'ont pas:
Ie ne demande plus que les riuages ſombres,
Voudrois-tu que ton corps fuſt ſuiuy de deux ombres?
Et que l'on viſt paraiſtre au milieu des viuants
Des morts ſans ſepulture, & des tõbeaux mouuans?
Niſe vient à eux. *O Dieux! qu'en le voyant ie me treuue ſurpriſe.*

ACTE V.

SCENE III.

NARETE. NISE. CLORIS.

NARETE.

POurquoy te cache-tu voyant approcher Niſe?
Berger, deſire-tu quelque choſe de moy?
Où ſont ceux que i'auois laiſſez auecque toy?

Aminte

NISE.

Aminte ſuit Celie, & moy ie ſuis en peine
De ſçauoir ſi Cloris eſt morte en cette plaine;
Pourrois-tu là deſſus me tirer de ſoucy?

NARETE.

Cloris voit la lumiere, & n'eſt pas loing d'icy.

NISE.

Cloris voit la lumiere? ô deſtin fauorable,
As-tu donc conſerué cet objet adorable?

CLORIS.

Mes yeux, oſez-vous biẽ faire vn dernier effort
Pour ietter vos regards ſur l'auteur de ma mort?

NARETE.

C'eſt Niſe, ne crain riẽ, il t'a long tẽps cherchée,
Et le bruit de ta perte a ſon ame touchée.

CLORIS.

Berger, ſi tu l'as veu touché dans mon malheur,
C'eſt de contentement, & non pas de douleur.

NARETE.

Enten tu ces diſcours?

NISE.

O Filis! ô mon ame!
Que de crainte ſe meſle à l'ardeur qui m'enfla-
me.

Amour, demon de feu, banny ces froids soupçons
Qui viennẽt dans mõ cœur verser mille glaçons.

NARETE.

Amour, Filis, mon ame, ha! ie vien de connaistre
Qu'il endure vn tourmẽt que l'amour a fait nai- [*stre.*

NISE.

Soupirs qui de ma plainte interrompez le cours,
A la fin changez vous en vn ferme discours,
Filis voy sur mon front la douleur qu'il exprime,
I'ay failly malheureux, ie confesse mon crime,
Veux-tu tousiours de moy tes beaux yeux de- *stourner?*
Est-ce le chastiment que tu veux m'ordonner?
Non non, sois plus seuere en ta iuste vengeance,
Tire de leur pouuoir vne entiere allegeance,
Oppose à mes regards ces soleils enflamez,
Et brule vn criminel de leurs traits allumez:
Ie merite la mort t'ayant fait cette iniure,
Et ne desire point de sauuer vn parjure,
Ie cherche le supplice, & non pas le pardon,
Quand mesme tu voudrois m'obliger de ce don:
Et quoy que la raison apporte à ma defence,
Ie veux par mon trespas reparer mon offence:

Ie perdray sans regret la lumiere des Cieux,
Et seray satisfait de mourir à tes yeux:
Apres viẽ tous les iours fouler d'vn pied superbe
Ces mẽbres malheureux estẽdus dessus l'herbe,
Vange toy sur vn mort des crimes d'vn viuant,
Ma cendre n'aura point de tombeau que le vent,
Et mes os exposez à ta fureur derniere,
Sous tes pas orgueilleux seront mis en poußiere.

CLORIS.

Pasteur, ie ne veux pas ordonner à ton sort
De conseruer la vie, ou d'aller à la mort;
Le Ciel reserue au crime vn chastiment seuere,
Et l'amour doit venger vn cœur qui le reuere.

NISE.

Ha! cruelle Filis, inhumaine beauté,
Ordonne quelque peine à ma desloyauté.

CLORIS.

Esprit dißimulé, tes soupirs & tes larmes
Pour tromper ma raison ont d'inutiles charmes,
La haine montre icy des effets d'amitié,
Et la cruauté prend le front de la pitié;
Ton action paraist contraire à ton enuie,
Tu me donnes des pleurs quand tu m'ostes la vie,

Et me voulant cacher les traits de ta rigueur,
Tu iettes des soupirs en m'arrachant le cœur,
Ta pitié rigoureuse a mon ame abusée,
De feindre de pleurer la mort qu'on a causée:
Berger, passe ioyeux le reste de tes iours,
Et possede en repos tes nouuelles amours,
Tu ne treuueras plus ma presence importune;
Ie seray fauorable à ta bonne fortune,
Ma vie offenceroit tes plaisirs amoureux,
Mais ie mouray contente, & tu seras heureux.

ACTE V.

SCENE IV.

MELISSE. NISE. NARETE. CLORIS.

MELISSE.

HElas! ie trẽble encor d'vne excessiue crainte,
Mes pas sont incertains, ma parole est contrainte:
Cloris, & vous Bergers, n'auez vous point ap-
NISE. [*pris.*
Quel sujet de frayeur trouble ainsi tes esprits?

MELISSE.

Quelqu'vn du grãd Seigneur a laiſsé choir l'ima-ge,
Et l'on veut que ſa mort repare vn tel outrage.

NISE.

Pourquoy doit-il mourir?

MELISSE.

Le barbare offensé
De ſa prochaine perte a l'arreſt prononcé,
La rigueur d'vne loy veut qu'il perde la teſte;
Mais Cloris tu voix biẽ le danger qui s'appreſte,
Allons ma fille, allons.

NERETE.

Arreſte vn peu Berger,
Et nous dis le malheur qui nous vient affliger.

MELISSE.

Narete ie le veux, mais auſsi prend bien garde
Qu'aucun des ennemis n'eſcoute, ou ne regarde.
Les Traces ont touſiours obſerué ces deux loix,
D'adorer à genoux l'image de leurs Roys,
Et condamner à mort ceux qui font choir à terre
Le portrait reueré de ces foudres de guerre.

NARETE.

O vanité ſupreme! ô deſſein odieux!

De vouloir s'esgaler à la gloire des Dieux.

MELISSE.

Comme ils alloient au Temple accõplir leur enuie
Pour leuer le tribut sur cette Isle asseruie,
De peur d'estre apperceu ie me suis arresté
Sous le fueillage espais d'vn buisson escarté,
Où i'ay veu cependant qu'vn soldat de leur bande
Parloit de cette sorte au chef qui leur commande:
Seigneur, helas! voyez quel esprit furieux
Offence de mon Roy le destin glorieux;
O crime plein d'horreur qui merite vn tonnerre,
I'ay treuué prés de l'eau sa belle image à terre,
I'ay treuué cet objet adorable à mes sens
Exposé sur le sable au mespris des passans:
Alors toute la troupe à ces discours esmeuë
Fremissant de courroux se dérobe à ma veuë,
Et suiuant le chemin qu'elle auoit desia pris
Menace de punir l'autheur de ce mespris:
Oronte est dans le Temple attendant qu'on l'a-
meine
Pour le sacrifier à sa rage inhumaine.

NISE.

Il le faut contenter, ie le puis aisément.

MELISSE.

Helas! le connoy-tu?

NISE.

Suiuez moy ſeulement.

ACTE V.

SCENE V.

ORONTE. PERINDE.

ORONTE, & quelques ſoldats dans le Temple.

IE reconnoy ce cercle, & mon ame eſt en peine
Depuis que ce ſoldat l'a treuué dans la plaine:
Toutesfois, compagnons, il m'importe à ce ſoir
D'expoſer au trépas celuy qui l'a fait choir,
Il merite la mort, ſa teſte eſt condamnée
Par vne iuſte loy publiquement donnée:
Le meſpris inſolent de cet audacieux
S'adreſſe au plus grand Roy qui ſoit deſſous les Cieux,

Il borne ſes Eſtats du Danube & du Gange,
Et deſſous ſa vertu la fortune ſe range:
Rien ne peut reſiſter à ſes braues guerriers,
Pour luy toute la terre a trop peu de lauriers,
Et ſon Croiſſant porté ſur les flots de Neptune
Y preſide auſſi bien que celuy de la Lune:
Auſſi l'iniure eſt grande eſtant faite à ce Roy,
Qui remplit l'vniuers de reſpect & d'effroy.
Cherchons le criminel, ma rigueur legitime
Veut eſgaler ſa peine à l'horreur de ſon crime;
Quelque aſile qu'on donne à ſa temerité,
Il ne peut euiter ce qu'il a merité:
Qu'il cherche ſon ſalut ſur la terre et ſur l'onde,
Il faut pour ſe ſauuer qu'il treuue vn autre monde:
Par tout noſtre pouuoir eſt craint ou reueré,
Et le Ciel le rendroit s'il l'auoit retiré.
Qu'attendez-vous ſoldats? allez, il eſt facile
De treuuer vn coupable enfermé dans cette Iſle.

ACTE V.

SCENE VI.

NISE. MELISSE. CLORIS. NARETE. ORONTE. PERINDE.

NISE.

ARrestez, le voicy, ie suis le criminel,
Portez contre ma vie vn arrest solemnel;
Ce cercle m'appartient, voicy la main coupable
Qui foulant tout respect l'a ietté sur le sable,
Punissez vn meschant qui vous a fait ce tort.

MELISSE.

O rage! ô desespoir! Cloris fuyons la mort.

CLORIS.

Fay ce que tu voudras, pour moy ie ne desire
Que de la rencontrer pour finir mon martyre.
Seigneur, n'escoute point vn Berger insensé,
Irritant contre luy ton pouuoir offensé;
Il cherche le trespas, & son iniuste enuie
Te veut rendre coupable en la fin de sa vie:

Empeſche ſon deſſein, & ſauue vn innocent
Qui ſe veut deliurer des ennuis qu'il reſſent;
Ie ſuis la criminelle, helas! ie le confeſſe,
Voicy le bras auteur du meſpris qui vous bleſſe,
Ce cercle m'appartient, ie l'ay touſiours porté
Depuis que i'ay receu la celeſte clarté.

MELISSE.

O Dieux! quelle fureur a ſon ame bleſſée.

CLORIS.

Voyez encor l'endroit où ſa marque eſt tracée,
Il eſt il eſt à moy, ie ſuis digne de mort,
Et ne deſire point de prolonger mon ſort.

NISE.

Ceſſe de t'affliger, doux objet de mon ame,
Et de me teſmoigner le deſir qui t'enflame,
Laiſſe mourir en paix vn Berger malheureux
Qui demande la fin de ſes maux rigoureux,
Quitte, chere Beauté, le deſſein de me ſuiure,
Et ſi ie doy mourir ne ceſſe point de viure.
Seigneur, n'eſcoute point les diſcours qu'elle fait,
Qui d'vn arreſt ſi iuſte ont arreſté l'effait;
Et bien que ſa fureur inceſſamment t'irrite,
Garde de luy donner la mort que ie merite;

'u dois punir mon crime, & loüer ſon amour,
)ui luy fait meſpriſer la lumiere du iour;
:n vain ce beau ſoleil s'arreſte à ma defence,
:t participe au cercle, & non pas à l'offence;
C'eſt moy qui l'ay ietté ſur le bord du ruiſſeau.

PERINDE.

ieigneur, ie l'ay ſans doute amaſſé prés de l'eau.

NISE.

Filin en eſt teſmoin, qu'il vous en eſclairciſſe,
Vous n'aurez point ſuſpect cet enfant ſans mali- [ce.

CLORIS.

Ha! Berger inſenſible, eſprit plein de rigueur,
Tu veux donc que ie viue, & tu m'oſtes le cœur.

NISE.

Tay-toy, chere Filis, ma mort eſt legitime,
Et le Ciel eſt content d'vne ſeule victime,
C'eſt moy qui doy mourir.

ORONTE.

Perinde, à mon auis
Ie voy ces deux enfans qui nous furent rauis,
Et ce petit Amour qui prit naiſſance en Trace,
A qui l'aage & la gloire ont donné cette audace.

PERINDE.

Il eſt vray, ce les ſont, vn deſſein genereux
Sollicite à la mort ces eſprits amoureux.

ORONTE à CLORIS.

Vien ça, dy moy ton nom, parle ſans artifice.

MELISSE.

C'eſt ma fille Cloris, ie m'appelle Meliſſe,
Smirne eſt noſtre pays.

CLORIS.

Non non, il n'eſt plus tem
De feindre & d'euiter le treſpas que i'attens,
Ie m'appellois Cloris quãd i'auois quelque enu
De iouyr en repos des douceurs de la vie,
Maintenant ie ne puis rechercher ce plaiſir,
Puiſque i'en ay perdu l'eſpoir & le deſir;
Ie m'appelle Filis, i'ay paſſé dans Biſance
Le cours infortuné de ma premiere enfance,
Cela te ſuffit-il?

ORONTE.

Et quoy vieil impoſteu
Oſe-tu deuant moy paraiſtre ainſi menteur?

MELISSE.

Pardonne moy Seigneur, Arban me l'a donnée,

t i'ay touſiours depuis caché ſa deſtinée.

ORONTE.

Ne m'embaraſſe point, & me dy clairement
e que tu peux ſçauoir de cet euenement.

MELISSE.

Helas! modere vn peu ta fureur violente.

ORONTE.

C'eſt aſſez ſoupirer, deſpeſche, & me contente.

MELISSE.

Lors que le Roy de Smirne oſa mal à propos
Troubler de vos Eſtats le paiſible repos,
Dans le cõmencement de ces ſanglantes guerres
On emporta de force vn Chaſteau ſur vos terres,
Arban la fit captiue à ce premier effort,
Vn garçon de meſme âge eſprouua meſme ſort.

NISE.

Ie ſuis.

ORONTE.

Ne parle point; & toy pourſuy le reſte.

MELISSE. [neſte?

Hé Dieux! faut il pourſuiure vn diſcours ſi fu-
Apres que ce beau couple eut ſouffert ce malheur
Noſtre temerité craignit voſtre valeur,

Vos soldats esueillez au bruit de ces tempestes
Nous font abandonner nos nouuelles conqueste.
Nous cherchasmes la paix, & mõ Roy desarm
Voulut esteindre vn feu qu'il auoit allumé,
Aussi tost il fit rendre à vos troupes guerrieres
Tout ce qu'on auoit pris aux allarmes derniere:
Toutesfois ces enfans ne se peurent treuuer,
Arban qui les aimoit les voulut conseruer,
Et lors que vostre Roy nous pressa de les rendre,
Biẽ que l'on s'enquist d'eux on n'en pût riẽ apprẽ
Aussi pour mieux garder vn si rare butin [dre
Il chercha les moyens de cacher leur destin,
Il ne les voulut point souffrir en sa famille,
Dametes eut le garçon, il me donna la fille,
Ils changerent de nom, d'habit & de sejour:
Son esprit seulement redoutoit leur amour,
Et pour s'en asseurer il fit de telle sorte,
Qu'elle le tenoit mort, & luy la croyoit morte.

ORONTE.

Mais qui te fit resoudre à venir en ces lieux
Esloignez du pays qu'habitoient tes ayeux?

MELISSE.

Ce fut la plus cruelle & violente guerre

Que iamais la discorde alluma sur la terre;
Son Prince qui voyoit nos esprits estonnez
Remplit d'vn monde armé nos chãps abandõnez;
Son nom auoit semé l'effroy sur nos riuages,
Par tout sa violence estendit ses rauages,
Neptune vit changer de couleur nos ruisseaux,
Et receut tout de sang le tribut de leurs eaux:
On couurit de corps morts nos cãpagnes fertilles,
On brusla nos chasteaux, on desmolit nos villes,
Et vos gens orgueilleux de tant de beaux exploits,
Marchoiẽt sur le débris des Palais de nos Rois:
Pour moy, ie fus contraint de voir vn tel orage,
Mais ie voulus au moins euiter le naufrage;
Cette heureuse retraitte empescha mon trespas,
Où cette ieune fille accompagna mes pas.

ORONTE.

Que deuint le garçon qui fut pris auec elle?
As-tu de sa fortune ouy quelque nouuelle?

NISE.

Ne le demande plus, le voicy, ie le suis,
Ce Pasteur accablé de malheur & d'ennuis,
C'est moy qui participe à sa longue disgrace,
C'est moy qui suis Tirsis qu'Arban prit dans la Trace,

Damete du depuis m'a gardé fort long temps,
Et ie ne l'ay quitté qu'en ce dernier Printemps;
Vn torrent furieux descendant des montagnes
D'vn cours precipité rauageoit les campagnes,
Ie me treuuay surpris, la fureur de son eau
M'emporta dans la Mer sur vn foible batteau,
Le sort fut mon pilote, & malgré les orages
Ie fus heureusement ietté sur ces riuages.
Que desire-tu plus?

CLORIS.

Ha! Seigneur, c'est assez
Depeindre la rigueur de nos trauaux passez,
Mon ame veut sortir des fers qui la retiennent,
Termine sa lãgueur, ces discours l'entretiẽnent.

NISE.

Differe vn peu cruelle, espreuue icy ma foy,
Et me laisse l'honneur de mourir deuant toy.

NARETE.

O merueilleux cõbat plein d'amour et de gloire,
Où celuy qui mourra doit gaigner la victoire.

ORONTE.

Ha! c'est trop differer, viuez heureux Amans,
Le sort n'est plus contraire à vos contentemens;

Venez

Venez mes nourriſſons, venez me reconnaiſtre,
Ie veux fauoriſer l'amour que i'ay veu naiſtre.
Ha Tirſis! ha Filis! appaiſez vos douleurs,
R'appellez voſtre ioye, & tariſſez vos pleurs.
Quoy! pouuez vous encor douter en ma preſence?
Ne vous ſouuiẽt-il plus de Trace et de Biſance?
Auez-vous oublié la Cour du grand Seigneur?
Connaiſſez-vous Oronte?

NISE.

O merueille! ô bonheur!
C'eſt donc toy, braue Oronte, à qui les deſtinées
Auoient donné le ſoin de nos ieunes années;
C'eſt toy chez qui l'amour aſſembla nos deſirs,
Nous te deuons le bien de nos premiers plaiſirs.

CLORIS.

Apres tant de bien-faits que cent fois ie t'em-
braſſe,
Merueille des guerriers, rare honneur de la
Trace,
Que le ſort eſt cruel qui nous a ſeparez,
Que depuis ce temps là i'ay de maux endurez:
Mais que ton doux objet a d'agreables charmes,
Et que ta veuë eſt chere à mes yeux pleins de lar-
mes.

ORONTE.

A la fin le bonheur vous a mis dans le port,
Vous auez triomphé des iniures du sort;
Perdez le souuenir des trauerses passées,
Et n'entretenez plus ces fascheuses pensées;
Vous serez aujourd'huy satisfaits pleinement
De toutes les rigueurs qu'on espreuue en aimant,
Ie rendray la franchise à cette Isle asseruie,
Et rien ne troublera vostre amoureuse vie.

ACTE V.

SCENE VII.

ORONTE. ORMIN. SIRENE. NISE. CLORIS. MELISSE.

ORONTE.

VEnez, heureux vieillards, ietter icy les yeux,
Voyez vos deux enfãs, rẽdez graces aux Dieux,
Et rauis du bonheur que le Ciel vous enuoye
Chãgez tous vos regrets en des trãsports de ioye:
Icy vous treuuerez la fin de vos soucis,

Sirene, c'eſt Filis; Ormin, tu vois Tirſis,
Ce ſont les deux objets que voſtre ame deſire.

ORMIN.

C'eſt Niſe?

SIRENE.

C'eſt Cloris? helas! que veux-tu dire?

ORONTE.

Ce ſont vos chers enfans, n'en doutez nullement,
Le temps & la fortune ont fait ce changement.

SIRENE.

O fauorables Cieux!

ORMIN.

O diuines merueilles!
Qui charmẽt de plaiſir mes yeux & mes oreilles.

SIRENE.

O Filis mon eſpoir!

ORMIN.

O Tirſis mon amour!
Vien embraſſer celuy qui t'a donné le iour,
Depuis que tu quittas le lieu de ta naiſſance,
O Dieux! que i'ay ſouffert durant ta longue ab-
SIRENE. [*ſence.*
Ha Filis! ces cheueux ſont blanchis ſeulement

Des ſoins que i'ay receus de ton eſloignement,
Et ces ſeillons qu'on voit paraiſtre en mon viſage
Procedẽt de mes pleurs, & non pas de mon âge.

CLORIS.

O Dieux! que ce diſcours rẽd mõ eſprit douteux,
Et que d'eſtonnement me ſaiſit deuant eux.

NISE.

Que mon ame eſt icy de merueille rauie,
C'eſt donc vous, bon vieillard, à qui ie dois la vie,
O faueur du deſtin!

CLORIS.

Loing ſoupçons ſuperflus,
Ie voy biẽ que c'eſt lui, mes yeux n'en doutẽt plus;
Que ie baiſe cent fois celuy qui m'a fait naiſtre,
Vn ſecret mouuement m'enſeigne à le cõnaiſtre,
Conſole toy Meliſſe.

MELISSE.

Ah Cloris! ie ne puis
Treuuer en te perdant la fin de mes ennuis.

CLORIS.

Cede au pouuoir du ſort, participe à ma gloire,
Ton nom ſera touſiours graué dans ma memoire.

NISE.

Grãds Dieux qui me dõnez le bien de le reuoir,
Quel encens voulez vous de mon iuſte deuoir?

ORMIN.

Leuez vous, mes enfans.

NISE. *Ah Filis! ma chere ame,*
Rien ne trauerſe plus noſtre amoureuſe flame.

ACTE V.

SCENE VIII.

CELIE. NISE. ORMIN. AMINTE. CLORIS. SIRENE. ORONTE. PERINDE. NARETE. NEREE.

CELIE qui void Niſe embraſſer Cloris.

O Dieux! eſt-il poſsible? ah! Berger inconſtant,
Peux-tu de la façon changer en vn inſtant?
Tu brulois pour Celie, & Cloris te poſſede;
Non nõ, il faut mourir, ma peine eſt ſans remede

NISE.

O Celie!

ORMIN.

O mafille! à quelle extremité
S'emporte deuant moy ton courage irritté,
Ne trouble point icy le bon-heur de ton pere,
Mes regrets ſont finis, ma fortune eſt proſpere,
Vien vien participer à mon contentement,
Tu recouures vn frere en perdant vn amant,
C'eſt Tirſis que tu vois, qui fut eſclaue en Trace,
Tirſis dont tant de fois i'ay pleuré la diſgrace.

CELIE.

C'eſt Tirſis, c'eſt mon frere? ô merueilleux effets
Du deſtin & du temps! ô celeſtes bienfaits!
Allez, retirez vous, amour & ialouſie,
Et ne venez iamais troubler ma fantaiſie.

NISE.

Changeons, ma chere ſœur, l'amour en amitié,
C'eſt Filis que tu vois, c'eſt ma douce moitié,
C'eſt Filis ſœur d'Aminte & fille de Sirene,
Dont l'heureuſe rencontre a finy noſtre peine:
Nous fuſmes fiãcez par la main d'vn grãd Roy,
Cõme elle eſtoit captiue en meſme tẽps que moy.

CELIE.

O Filis!

AMINTE.

O ma sœur!

CELIE. *O destins fauorables!*
Que vostre changemẽt est doux aux miserables.

CLORIS. [*deux,*
Mon frere, ma compagne, embrassez moy tous
Le Ciel en vn moment accomplit tous mes vœux.

NISE.

Aminte c'est assez, porte ailleurs ta pensée,
Tu verras ton amour bien tost recompensée,
Ce beau iour finira tes soucis amoureux,
Tu dois estre content puisque ie suis heureux,
Ie possede Filis, vn sainct nœud nous allie,
Et tu merite bien de posseder Celie,
Reçoy, ma chere sœur, son desir innocent,
Sirene le souhaitte, & mon pere y consent.
Ah! que cette rougeur qui paraist sur ta iouë
Montre que ton desir mes paroles auouë.

AMINTE.

O bien-heureux Aminte!

SIRENE. *Allez viuez contents,*

Et gouſtez les douceurs de l'amour & du temps.

AMINTE.

Bel aſtre, bel objet dont mon ame eſt rauie,
Quel bonheur eſt eſgal à celuy de ma vie?

CELIE.

O Dieux! que mon eſpoir eſt icy ſatisfait,
Puiſque le Ciel me donne vn Berger ſi parfait.

ORMIN.

Mais dites, mes enfans, apres tant de miſeres,
Quel ſort vous a rendus au ſejour de vos peres?

ORONTE tenant le cercle en main.

Ne renouuellez point les maux qu'ils ont receus,
Vous ſerez à loiſir eſclaircis là deſſus.
En fin voicy le iour qui doit finir vos plaintes,
Et chãger en plaiſirs vos ſoupirs & vos craintes,
Soldats eſcoutez moy, Bergers approchez vous,
Pour entẽdre vn arreſt qui vous importe à tous,
Icy vous apprendrez le deſir de mon Prince,
Qui veut fauoriſer cette heureuſe prouince.

VERS GRAVEZ SVR LE CERCLE.

Qu'on ſçache en tous les lieux qu'illumine le iour,
Que Tirſis & Filis ont veſcu dãs ma Cour,
Quand leur captiuité les mit en ma puiſſance
Vn heureux mariage vnit leurs volontez,
Ie veux qu'ils ne ſoient plus en ſeruage arreſtez,
Et donne la franchiſe au lieu de leur naiſſance.

NISE.

O celeſte faueur!

CLORIS.

O bienfait nompareil
Du plus vertueux Roy qui ſoit ſous le Soleil!

ORMIN.

Pouſſons dedans le Ciel mille chants d'allegreſſe.

SIRENE.

Nous paſſons en bonheur tous les peuples de Grece.

NEREE.

O fortunez Amans!

NARETE.

O sejour bien-heureux!
Puis qu'il est deliuré d'vn tribut rigoureux.

NISE.

Oronte, braue Oronte, autheur de nos delices,
Nous t'offrõs mille fois nos vœux et nos seruices,
Puisse tousiours le Ciel augmenter tes honneurs,
Et ne te preparer que de nouueaux bonheurs,
Que tu sois fortuné sur l'onde & sur la terre,
Estimé dans la paix aussi bien qu'en la guerre;
Et que ce puissant Roy dont tu suis les exploits
Remplisse l'vniuers du respect de ses loix,
Qu'il range l'Orient sous son obeyssance,
Qu'il regne dans Tauris comme il fait dans Bisance,
Et qu'ayant triomphé de l'orgueil des Sofis,
Il partage à la fin la terre entre ses fils.

ORONTE.

Allez, viuez heureux, ie vous rend mille graces
De tant de vœux donnez à la gloire des Traces:
Le Ciel à vos destins soit si doux desormais,

u'aucune affliction ne les trouble iamais,
ue ces noms de tribut, de guerre & de ſeruage,
)emeurent inconnus deſſus voſtre riuage,
)ue chez vous le bõheur regne en toutes ſaiſons,
t comble de tous biens vos champs & vos mai-
ſons.

Fin de la FILIS DE SCIRE.

STANCES
AV ROY.

GRand ROY, ta gloire eſt ſans pareille,
Tes faicts ſont remplis de merueille,
Et font de tout le monde admirer ta vertu:
Toutes difficultez te paraiſſent legeres,
L'orgueil de tes voiſins eſt en fin abbatu,
Et ton nom fait trẽbler les grandeurs eſtrãgeres.

Iamais Prince victorieux
N'eſt reuenu ſi glorieux
Accomplir cõme toy tous les vœux de la France,
Tu viens de conſeruer tes plus chers alliez,
Ils ſont par ton moyen remis en aſſeurance,
Et tous nos ennemis ſe ſont humiliez.

Casal, l'objet de leur conqueste
Se voit exempt de la tempeste,
Qui depuis tant de mois attaquoit ses rempars,
L'espoir de ce grand siege est reduit en fumée,
Le bruit de ta victoire esclatte en toutes pars,
Et la honte paraist au front de leur armée.

Iamais des soins plus diligens
N'ont suiuy l'ardeur de tes gens, [ville
Qu'à l'heure qu'ils marchoient pour sauuer cett
Les rochers les plꝰ hauts leur sẽbloient applanis
Les Alpes n'auoient plus qu'vn passage facile,
Et ne leur presentoient que des chemins vnis.

Mais il est temps que tu ioüysses
Des plus agreables delices
Que la paix seulement donne apres les combas,
Grãd Roy, gouste en repos la douceur de ses char-
Relasche ton courage en d'innocens esbas, [mes,
Et quitte desormais la fatigue des Armes.

Laisse reposer tes guerriers
A l'ombre de tant de lauriers
Dont leur rare vaillance a peuplé ton Empire:
Que peut-on adiouster à l'honneur de tes faits,
Et que faut-il encor que la France desire
Apres ta gueriſon & le bien de la paix?

PICHOV.

ce livre appartient
a mi maitre

PHILIS

DE

CIR